



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

MONOGRAPHIE
DU PATOIS DE LA BRESSE

(VOSGES)

PAR J. HINGRE

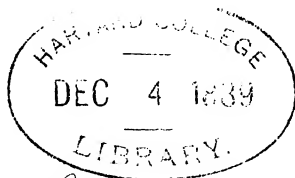
**Extrait du *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne.* —
Année 1886-87.**

²
SAINT-DIÉ

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. HUMBERT.

1887

6276.9



Lowell fund.

MONOGRAPHIE

DU PATOIS DE LA BRESSE

(VOSGES)

AVANT-PROPOS

Comme nouvelle contribution à la Société savante qui a bien voulu nous ouvrir ses rangs, nous apportons un travail d'amateur sur le dialecte patois de La Bresse (Haute-Moselotte), notre pays natal.

Pourquoi, en effet, nos archives scientifiques ne recueilleraient-elles pas le langage primitif aussi bien que l'histoire civile et religieuse, l'histoire naturelle, l'archéologie, les traditions et les usages de nos montagnes ? La linguistique ne mérite-t-elle pas, et n'a-t-elle pas acquis avec justice une faveur particulière, en ces derniers temps, dans la république des lettres et des sciences ? Or, on commence à s'apercevoir que les langues populaires sont des sujets aussi dignes peut-être de son attention que les langues littéraires et académiques, mais aussi qu'il ne faudrait pas moins de connaissances spéciales pour en faire une étude exacte et approfondie.

Malheureusement cette condition, aussi bien que celle d'une grande bibliothèque, nous a fait beaucoup trop défaut ; mais nous avons tâché d'y suppléer, autant qu'il était en nous, par une application soutenue à nous rendre compte le plus rigoureusement possible du beau langage où les souvenirs, chaque jour plus chers, de

notre enfance et de notre jeunesse se sont pour ainsi dire incarnés ; et nous pensons qu'en cela notre patriotisme de clocher nous a bien servi ; nous osons prétendre avoir si fort remué dans tous les sens ce terrain vierge, avoir fouillé si minutieusement tous les coins et recoins de cette mine inexplorée, que nous aurons laissé peu à faire aux autres chercheurs qui voudraient amender une œuvre nécessairement défectueuse et la conduire à sa perfection.

Cette œuvre comprend dans son ensemble : 1° une grammaire *complète* ; 2° un vocabulaire également *complet*, dont la reconstruction nous a été facilitée par le concours intelligent et empressé de quelques compatriotes à qui nous nous faisons un devoir de rendre ici un hommage public de reconnaissance ; 3° enfin tout un volume de littérature.

Nous offrons seulement la grammaire à nos confrères de la *Société philomatique*, et nous les prions de l'accueillir avec plus d'indulgence encore que de curiosité.

J. HINGRE.

LE PATOIS DE LA BRESSE

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

DÉLIMITATION GÉOGRAPHIQUE

La commune dont nous allons étudier le langage est située au cœur des plus hautes montagnes des Vosges, et confine aux vallées alsaciennes de Thann et de Munster du côté de l'Orient.

Le noyau primitif de la population s'y est établi dans le cours du VIII^e siècle. Cette colonisation, partie des pieds du Saint-Mont, s'est avancée d'étape en étape, de hameau en hameau, de grange en grange ⁽¹⁾, jusqu'aux sources de la Moselle et de la Moselotte, jusqu'aux plus hauts sommets qui séparent l'Alsace de la Lorraine. Dès le XIII^e siècle, La Bresse formait une communauté de 300 à 400 habitants, et se mettait en possession d'immunités et de privilèges qu'elle a conservés jusqu'à la Révolution, avec sa simplicité et ses usages traditionnels.

Il y aura eu probablement quelques infiltrations de la race alsacienne dans la population primitive, essentiellement gauloise, de ce pays frontière et relevant plus ou moins de sei-

(1) On appelait autrefois *granges*, par apposition aux *villages* et aux *hameaux*, les habitations isolées et jetées çà et là sur les flancs de nos montagnes.

gneurs alsaciens à diverses époques du moyen âge ; mais il n'en est pas resté dans le langage de traces appréciables ; ou tout au plus un seul nom de famille, et peut-être une demi-douzaine de termes relatifs à la *bûcheronnerie* et à la *marquairerie*, que ces rares immigrants y venaient pratiquer.

ANCIENNETÉ ET ÉTAT DE CONSERVATION

Sans nul doute le patois actuel est *foncièrement* le même langage que celui des premiers habitants du pays. Mais dans quelle mesure s'est-il modifié durant cet intervalle de dix siècles ?

N'ayant pas la protection que l'écriture apporte aux mots d'une langue littéraire, ceux des langues populaires subissent beaucoup plus vite la contraction de leurs membres, l'usure de leurs angles, l'effacement de leurs aspérités et de leurs reliefs. Le *bressau* n'a pas pu échapper à la loi commune ; mais il y a mieux résisté que la plupart des autres patois. On peut croire que depuis un temps immémorial il était fixé et comme pétrifié dans les formes où nous l'avons saisi et photographié avant la mort prochaine qui le menace. Par une confrontation de détail avec le *vieux français*, prononcé comme il devait l'être plutôt que comme il est souvent écrit, on voit que notre patois s'est arrêté à peu près au même degré de condensation et d'usure.

Ce que nous disons de la forme des mots est également vrai de la grammaire en général, et de la syntaxe en particulier. Partout où il est en divergence grammaticale avec le français moderne, il se retrouve d'accord avec l'ancien et tous les autres patois.

Mais à travers cette constance de ses formes *essentielles*,

toute langue vivante change plus ou moins son vocabulaire, soit en acquérant des mots nouveaux comme les objets qu'ils désignent; soit en substituant par pur caprice des mots étrangers aux bons vieux mots traditionnels, réputés surannés et ridicules. La perte des vieux mots est toujours regrettable; car ce sont les meilleurs ordinairement que la jeunesse et une sotte suffisance cherchent à démoder et à faire oublier. Quant à l'acquisition de mots nouveaux, elle ne peut qu'enrichir le trésor de l'idiome, mais à une double condition : la première, qu'ils soient au moins utiles, sinon nécessaires; la seconde, que l'idiome jouisse d'une vitalité assez vigoureuse pour se les assimiler parfaitement et leur imprimer tout à fait son propre caractère.

Or le *bressau* n'en est plus là depuis une quarantaine d'années. Sans ombre de nécessité, il accepte toutes sortes de mots exotiques et les ingurgite sans les digérer. Soit mépris du passé et des choses locales, soit prétention puérile de paraître plus instruit, on rougit des termes qui n'existent pas dans les localités environnantes, on se moque des personnes qui persistent simplement à les employer, et on se fait gloire de les remplacer par d'autres tout disparates et de la plus misérable vulgarité. Délicieux parler de nos ancêtres, la nouvelle génération essaie de te *franciser*, de te *civiliser*, et n'aboutira qu'à faire de toi un mauvais jargon, un je ne sais quoi dont la perte définitive ne méritera plus aucun regret.

Une autre loi des langues populaires, c'est la nuance locale, la variation d'un groupe de population à un autre, ce que les Grecs appelaient le *dialecte*. Ainsi le *picard* et le *normand* vont se perdre dans le *provençal*, le *rouchi* ou *wallon* dans le *gascon* et le *catalan*, par des transformations presque insensibles et pour ainsi dire infinitésimales. Le *bressau* se nuance déjà à Cornimont et à Ventron, et va par degrés se

fusionner à Dommartin et à Remiremont avec la branche collatérale qui descend, de Bussang à Rupt, la vallée de la Haute-Moselle. C'est pourquoi une foule de choses que nous aurons à faire remarquer sur notre dialecte ne lui sont pas exclusivement propres, et peuvent se dire pour beaucoup d'autres qui en sont plus ou moins éloignés. Comme nous l'avons pris avant le travail de décomposition auquel il est soumis depuis quelques années, de même nous le prenons soigneusement isolé de toute nuance voisine, et de toute dégradation étrangère, pur de tout alliage dialectal; nous ne donnons qu'une eau de roche granitique puisée à sa source même.

DÉLIMITATION DIALECTALE

Le dialecte de la Haute-Moselotte appartient à la famille gauloise ou française du Nord; mais il est entre tous ses frères de la langue d'*oïl* celui qui se rapproche le plus de ceux de la langue d'*oc*. On chercherait vainement dans la grammaire des uns et des autres, y compris ce que le peuple appelle le *gaulois*, et les linguistes le *vieux français*, des divergences considérables; ce par quoi le nôtre se distingue éminemment, c'est le phonisme et le vocabulaire. Ainsi il réunit toutes les articulations *spéciales* à chacune des langues romanes et germaniques ⁽¹⁾, et il a conservé un système intégral d'aspirations des consonnes aussi bien que des voyelles, qu'on retrouve à peine essayé chez les plus favorisées.

Son vocabulaire abonde en vocables que les autres ont perdus ou n'ont jamais possédés dans un pareil ensemble;

(1) A l'exception néanmoins du *th* anglais.

et ses affinités avec les langues dites *celtiques* et les langues germaniques sont nombreuses et très frappantes. Enfin nous croyons qu'il surpasse tous les dialectes français par la vigueur de son caractère et l'originalité de sa physionomie.

PHONÉTIQUE, ANALYSE DES SONS ET ORTHOGRAPHE

Un *patoisant* croirait déroger, s'il n'appliquait pas, et toujours avec force expressions techniques, à l'objet particulier de ses études les théories de la linguistique contemporaine sur le français. Nous ne partageons pas ce scrupule; et il nous semble que les remarques de quelque importance en cette matière peuvent se placer aussi avantageusement dans le cours du vocabulaire. Nous bornons donc notre tâche présente à bien exposer la prononciation de notre dialecte, à analyser exactement les sons qu'il comporte, et à figurer clairement par une orthographe raisonnée toutes leurs nuances et toutes leurs particularités.

VOYELLES

Les voyelles du *bressau* forment la série ordinaire : *a*, *è*, *é*, *i*, *ò*, *ó*, *u*, avec les deux subalternes *eu* et *ou*. Les sons également simples et voyelles *au*, *ai*, *ei*, ne sont que des répétitions : *au* de *ó* (*o* ouvert et long), *ai* et *ei* de *è* (*e* ouvert et bref), sous des signes orthographiques différents.

Nous ne donnons pas non plus une place particulière à l'*e* muet, puisqu'il ne s'entend pas du tout quand il reste effectivement muet, et qu'il retombe en *è*, ou en *é*, ou en *eu* quand il devient sonore, comme on l'expliquera plus loin.

Ainsi donc le *bressau* a les mêmes voyelles et les mêmes nuances de voyelles que le français. Passons-les rapidement en revue.

A

C'est la voyelle dominante de l'idiome, qui en reçoit une physionomie très ouverte et un grand éclat matériel. Elle termine un certain nombre de substantifs féminins qui font *té* en français, et *as, atis* en latin, par exemple : *bauta* — beauté; *bonta* — bonté. Elle fait l'infinitif de la plupart des verbes appartenant à la première conjugaison du français et du latin : *chanta* — chanter; *pwaula* — parler, etc. Sous ce rapport le *bressau* égale pour le moins les patois méridionaux, et surpasse beaucoup le breton. Combien surtout il apparaît plus élégant que tant d'autres de la Lorraine et de la Champagne avec leur terminaison sourde et lugubre des mêmes verbes en *eu*.

Quant à chercher la correspondance de cette voyelle *a* avec les langues voisines, savantes ou vulgaires, et à formuler là-dessus des généralités plus ou moins spécieuses, ce serait une tentative assez vaine et fort illusoire. Chaque règle établie par l'étalage d'un certain nombre d'exemples verrait se dresser contre elle de nombreuses exceptions, ou contradictions, qui se répétant, elles aussi, sur une certaine étendue, constitueraient à leur tour autant de règles collatérales et donneraient finalement le tableau d'un merveilleux caprice. Et pour lui former un digne encadrement, on n'aurait qu'à suivre les modifications que les mêmes voyelles reçoivent dans les mêmes mots d'une localité à une autre; par exemple, dans le mot *terre*, qui partant de La Bresse sous la forme *tièrre*, devient à Cornimont *tiarre*, et plus loin, *tiêre*, *tieûre*, *tiaure*, *târe*, *têre*, *têre*, *teûre*, *taure*, *tîre*, etc., avant d'arriver jusqu'à Charmes ou à Rambervillers.

Il y a cependant quatre choses qu'il nous paraît permis et utile de signaler à ce sujet :

1° Le *bressau* contredit volontiers le français en mettant *ai* où celui-ci met *a*, et réciproquement; le mot *aifare*—affaire en est un parfait échantillon. En cela le *bressau* est plus fidèle à l'ancienne prononciation, que le français a souvent changée par une affectation de mauvais goût et de mauvais effet.

2° Le *bressau* change assez souvent l'*a* en *au*, soit au commencement des mots, soit au milieu, jamais à la fin : *aubile*—habile, *aupêti*—appétit, *brauve*—brave (probe).

3° A peu d'exceptions près, la syllabe finale *al* se transforme en *au* : *mau*—mal, *étau*—étal, *pau*—pal (bâton).

4° Quand l'*a* est nasalisé en français, le *bressau* supprime la nasalité et change l'*a* en *ò* (*o* bref et ouvert) : *dò*—dans, *ònaue*—année. Il en est souvent de même de l'*e* qui, dans la syllabe nasale *en*, sonne en français comme un *a*, ainsi qu'on le dira tout à l'heure.

E

En *bressau*, comme en français ⁽¹⁾ l'*e* sonore n'a que les deux nuances d'ouvert et de fermé; et la quantité prosodique ne les modifie pas.

Dans la syllabe qui correspond à la nasale française *en*, le *bressau* se débarrasse de la nasalité, et change la syllabe en *è* au commencement des mots, en *ò* à la fin, et tantôt en *ò* et tantôt en *òn'* au milieu, quand cette syllabe a l'accent tonique; exemples : *ètêre*—entier, *èveulmè*—envenimer, *essòne*—ensemble, *dò*—dent, *vò*—vent, *dèkhò*—descends, *dèpòcè*—dépense, *ròte*—rente, et *dèkhòn'de*—descendre, *khòn'de*—es-

(1) Des puristes veulent y entendre et y faire prononcer un *e* intermédiaire entre le grave et l'aigu; mais on ne peut guère tenir compte en pratique de cette subtilité raffinée.

sendre, çon'de—cendre. Ce dernier cas, où l'*n* se conserve, mais pour se transformer de nasale en consonnante, n'a lieu que quand la finale est *de* ou *te*.

Mais ce que nous avons surtout à montrer ici, c'est le rôle très curieux que l'euphonie impose à l'*e* muet intermittent dans ce dialecte.

A une exception près, qui sera signalée tout à l'heure, l'*e* muet de la syllabe finale des mots dits à terminaison ou rime féminine : substantifs, adjectifs qualificatifs, pronoms possessifs, différentes flexions des verbes, adverbes, prépositions, interjections, cet *e*, disons-nous, reste simplement muet, ne sert qu'à faire bien articuler et ressortir la consonne sur laquelle il repose et dort. Et quand la lettre d'appui est une voyelle, il produit sur elle un fort mouillement postérieur, une espèce de diphthongaison retournée d'avant en arrière ou renversée; ainsi, par exemple, *feumâe*—fumée = *feumatlle* ou *feumâ-ye*; *fiée*—épicéa = *fiéille* ou *fié-ye*, etc.; de même tous les groupes *ée*, *èe*, *êe*, *ie*, *oe*, *ue*, *eue*, *oue*, *aue*, *aie*, *êe*, etc. (1).

Partout ailleurs, c'est-à-dire : 1° dans les monosyllabes dont il est la voyelle : articles, adjectifs démonstratifs, pronoms personnels et démonstratifs, comme *le*, *me*, *te*, *se*, etc.; 2° dans la syllabe initiale, mais atone (2), d'un mot quelconque; 3° dans l'intérieur des verbes où il est la voyelle de la syllabe du radical; 4° à la fin des mots quand il s'appuie sur deux consonnes (*âbre*—arbre, *baikhte*—bât), dans toutes ces positions il est intermittent, il dort ou il se réveille suivant des lois dictées par les exigences de l'organe vocal et de l'oreille avec la plus rigoureuse précision.

(1) Effet tout semblable à celui de la diphthongue allemande *ei*.

(2) On appelle *atone* toute syllabe qui ne porte pas l'accent tonique. La syllabe atone par excellence est la finale en *e* muet.

Ce phénomène est l'effet de deux lois phonétiques, qui tout à la fois se limitent et se complètent mutuellement : la première, qui tend à simplifier les articulations et à supprimer les sons inutiles pour la clarté de la phrase; la seconde, qui ne permet pas d'articuler trois consonnes de suite sans interposition de voyelles sonores ⁽¹⁾. Soit la phrase suivante : *el khcoûte lé tiènerre qué rûne khu lai montain*—il écoute le tonnerre qui gronde sourdement sur la montagne; si l'*e* de l'article *le* restait muet, on aurait une série de trois consonnes impossible à émettre, ou plutôt, à bredouiller : *t' l' t*; de même en faisant muet l'*e* de *que* : *r' q' r*; mais, que l'*e* de *le* et de *que* se réveille, la phrase redevient facile et coulante. Mettons cet *e* devant deux consonnes, et nous retomberons dans la même nécessité : *ô wé lé hléda dan que d'ouyé le tiènerre*—on voit l'éclair avant que d'entendre le tonnerre; il faut que l'*e* de l'article de *hléda* parle pour éviter *l' h' l'*; mais il peut, et par conséquent il doit rester muet dans l'article de *tiènerre*, car il ne laisse, en s'éclipsant, que deux consonnes : *l' t'* à la suite l'une de l'autre. Soit au contraire cette autre phrase : *ô-z-ouyi le lou que vouhi dò le bô*—on entendait le loup qui hurlait dans le bois; il faut faire muet l'*e* du *que* relatif et des deux articles *le*, parce qu'il est absolument inutile et pour la clarté de la phrase et pour la facilité de la prononciation. Enfin dans cette phrase : *i vourô êle ca petira*—je voudrais être encore petit, l'*e* de *petira* peut et doit rester muet; mais si on la modifie ainsi : *i vourô ca ête pétira*, il doit parler pour ne pas laisser *t' p' t* en contact immédiat.

(1) On relèvera plus loin deux apparences d'exceptions, l'une relative aux nasales *m* et *n*, qui, en cette qualité, ne sont pas des consonnes véritables; l'autre, relative au groupe de *r* avec une autre consonne qui la précède : *br, cr, dr*, etc., lequel, à l'attaque, ou au commencement des mots, ne compte que comme une consonne simple, et ne complique pas plus la prononciation.

Quand cette loi d'euphonie ne fait pas apparaître un *e* sonore là où nos habitudes nous font préjuger qu'il existe un *e* muet, c'est que effectivement celui-ci n'existe pas. Ainsi, à la vue de *rvéni*—revenir, on présumerait assez naturellement que *rv* devrait être *rev* en réalité; et ce serait une erreur; pour prononcer cette phrase : *elle revient* en bon *bressau*, il faut dire : *elle érvîè*; il faut mettre un *e* sonore (réveillé), non pas après *r*, mais devant; *réviè* n'est pas un mot de l'idiome.

En se réveillant, l'*e* muet sonne ou bien *é*, ou bien *è*, ou bien *eu*, sans que l'une ou l'autre différence puisse être laissée à l'arbitraire : 1° il sonne *é* dans les deux premiers cas d'intermittence marqués plus haut, c'est-à-dire, dans tous les monosyllabes dont il est la voyelle, et dans les mots où il est la voyelle de la syllabe initiale : *le*—*lé*, *me*—*mé*, *tepi* (pot)—*tépi*, *bedu* (perdu)—*bédu*; 2° il sonne *è* dans l'intérieur des verbes où il est la voyelle du thème : *moukhena* (= *moukhna*) moissonner, *i moukhenè* (= *moukhnè*)—je moissonne, *té moukhène*—tu moissonnes; *ène alande grauheli* (= *grauhli*) *khu l'ôrère di ta*—une hirondelle gazouillait sur le bord du toit, *ène alande grauhèle*—une hirondelle gazouille; 3° il sonne *eu*, quand étant la voyelle d'une syllabe finale appuyée sur deux consonnes, il est suivi d'un mot qui commence encore par une consonne; ainsi on dira bien : *in âbre csseulè*—un arbre creux comme un cylindre; mais l'*e* final d'*âbre* doit devenir sonore et sonner *eu* dans cette autre position : *in âbre* (= *abreu*) *hlénè*—un arbre élançé⁽¹⁾ : *in prókhte auhan*—

(1) On voit se produire ici la différence déjà annoncée plus haut relativement au groupe de l'*r* avec une autre consonne, qui ne compte que pour une seule au commencement du mot, mais bien pour deux au milieu, surtout à la syllabe finale en *e* muet. Le groupe semble s'y briser pour laisser l'une des deux consonnes à la syllabe précédente et l'autre à la suivante : *larme* = *lar-me*, *abre* = *ab-re*.

un gilet aisé, *in prókhte* (= *prókhteu*) *biè-n-auhan* — un gilet bien aisé.

Comme la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif et du présent ou imparfait du subjonctif fait toujours entendre la syllabe *te* ou simplement *t'* derrière la syllabe du thème : *el pwaulte* — ils parlent, *qu'el pwauléste* — qu'ils parlent ou parlissent; en vertu de la loi dont il s'agit, ce *te* final fera toujours *teu* quand le mot suivant commencera par une consonne : *el rtòn'te ène pière* — ils retournent une pierre; *el rtòn'te* (= *rtòn'teu*) *ló fwò* — ils retournent leur foin; *el pwaulte essòne* — ils parlent ensemble; *el pwaulte* (= *pwaulteu*) *giraumm'hē* — ils parlent *giraumé*; *qu'el pwauléste* (= *pwaulésteu*) *cwòn'hē* — qu'ils parlent *cornimontais*.

Toujours en vertu de la même loi, et aussi en vue d'éviter une fâcheuse homophonie, dont il sera rendu compte à propos des pronoms personnels, ceux-ci placés après le verbe comme sujets ou comme régimes, se prononcent encore *meu*, *teu*, *seu* au lieu de *mé*, *té*, *sé*, si le verbe finit par une syllabe en *e* muet : *aipwòle-te* (= *teu*) *mas róbe* — apportes-tu mes habits? *mwòne-me* (= *meu*) *hau* — mène-moi en haut; *bóte-le* (= *leu*) *bai* — mets-le en bas. Mais comme il s'agit ici, soit d'éviter une suite de trois consonnes, soit aussi d'écarter certaines homophonies d'un mauvais effet pour l'oreille et pour l'intelligence tout ensemble, on maintient le son *eu* lors même que le mot suivant commence par une voyelle, et alors, exception unique, l'élision ne se fait pas : *laikhe-te* (= *teu*) *ètiôre* — laisse-toi enfermer, *aitache-le* (= *leu*) *i khtále* — attache-le à l'écurie.

Cet *e* final devenu *eu*, a la valeur d'une voyelle sonore et permet à un autre *e* intermittent, venant à sa suite, de rester muet : *el pròn'te* (= *prònete*) *le méyó* — ils prennent le meilleur. Dans tous les cas, il est aussi faible et aussi bref que possible.

La métamorphose vocalique de l'*e* muet en *eu*, qui s'impose partout au français, dans l'élocution soutenue et dans la poésie, rend sa physionomie singulièrement terne et disgracieuse. Chez nous elle est exceptionnelle, et très rare en somme; elle n'assombrit jamais le tableau ⁽¹⁾.

I

Il conserve toujours le son qui lui est propre, même dans la syllabe nasale *in*; il n'y devient pas *ei*, et la syllabe ne fait pas *ein* comme en français; c'est tout simplement l'*i* pur nasalisé ⁽²⁾. En vieux français, *in* assonait très bien avec *i*. Le *bressau* poussant encore plus loin cette disposition, supprime souvent la nasalité, retranche l'*n* et ne garde que l'*i* pur; exemple : *chèmi* — chemin, *fè* — fin, *vehi* — voisin, etc.

A peu près invariablement l'*i* prend la place de l'*l* dans les groupes *bl*, *cl*, *fl*, *gl*, *pl*; de plus, le *c* devient alors *t*, et *g* devient *d*, forte pour forte, douce pour douce; ce qui fait un assouplissement encore plus accentué qu'en italien; exemple : *bian* — blanc, it. *bianco*; *tiôre* — clore, it. *chiudere* (= *kiou-dere*); *fian* — flanc, it. *fianco*; *dió* (v. fr. *glot*), it. *ghiotto*; *pian* — plaint (*e*), it. *pianto*, lat. *planctus*.

(1) Dans les « *Patois lorrains*, Nancy, 1881, » faute d'avoir fait attention à l'intermittence de la voyelle *e*, on présente (*passim*, surtout pages 45-48) comme *aphérésés* ou *apocopés* beaucoup de mots qui ne le sont pas réellement, puisqu'ils ne le sont qu'accidentellement.

Qu'on nous permette de saisir cette occasion pour déclarer que notre nom a été inséré par erreur parmi ceux des correspondants qui ont procuré à M. Lucien Adam les matériaux trop peu sûrs dont il a su tirer d'ailleurs un si bon parti. Nous n'y avons pas contribué pour la valeur d'un iota.

(2) Les correspondants de l'habile rédacteur des « *Patois lorrains*, » pages 1-3, se sont donné des peines infinies pour expliquer, chacun à sa manière, et tous d'une manière plus ou moins douteuse, une chose aussi simple et aussi naturelle. Et ils ne se sont pas évertués moins fort, ni plus heureusement, au sujet de la *spiration palatale* (p. 25 et suiv.) dont il sera question plus loin.

L'*i* remplace quelquefois l'*u*, comme dans *imeûre*—humeur, *kime*—enclume, etc., mais ce n'est qu'une ombre de ce que fait le dialecte voisin de Gérardmer.

O

L'*o*, comme l'*e* sonore, a les deux nuances ordinaires d'ouvert et de fermé; la quantité prosodique n'y change rien.

Nous dirons plus loin par quels accents orthographiques nous exprimons les différentes sortes d'*e* et d'*o*.

U

Le *bressau* répugne encore plus que le français à mettre cette voyelle au commencement des mots; il la fait ordinairement dévier vers *i*, et surtout vers *eu*; exemple : *eusaige*—usage, etc.

De même que l'*i*, quand il est nasalisé, il garde le son qui lui est propre, ne fait pas *eu*, et la syllabe *un* ne se modifie pas en *eun*. Du reste, les sous-voyelles *eu* et *ou* ne se nasalisent jamais.

W

Cette voyelle-consonne se prononce *vou* : 1° au commencement des mots; 2° au milieu, entre deux voyelles ordinaires; 3° à la même place, après les consonnes liquides *l*, *m*, *n* et *r*. En toute autre position, elle se prononce *ou*, ne laissant pas entendre sensiblement le *v*. Elle n'est jamais employée que pour diphthonguer la voyelle dont elle est toujours suivie. Nous l'avons adoptée comme très avantageuse pour éviter des accumulations de voyelles qui troublent la vue et gênent la prononciation.

Y

L'*y* n'est qu'une semi-voyelle, remplaçant l'*i* pour diphthonguer : 1° l'*i* lui-même; 2° une voyelle quelconque déjà précédée d'une autre; exemple : *wadyi*—verdoyait; *rqwéyé*—rechercher.

Lorsque l'*y* se place ainsi entre deux voyelles pour diphthonguer ou mouiller la seconde, si la première est un *a*, il ne la change pas en *ai*, comme le français dans *pays*, *payer*, etc.; il lui laisse le son d'*a* sans nulle altération; on prononcera donc *pwayé*—payer comme s'il était écrit *pwa-yé*; *hayan*—haïssable, comme *ha-yan*.

L'*y* s'emploie encore en qualité d'euphonique entre deux voyelles sonores, dont l'une finit le mot précédent et l'autre commence le mot suivant, et fait alors sur celle-ci l'effet d'une parfaite diphthongaison; exemple : *pwaula ai-y-in òme*, *ai-y-ène fòme*—parler à un homme, à une femme, se prononce comme s'il y avait : *yin*, *yène* ou *iène*.

Puisque l'*y* est toujours auxiliaire, il ne doit plus servir à exprimer le pronom et l'adverbe français *y*, où il prendrait un rôle indépendant et absolu; ce mot s'écrira simplement *i*, comme en v. français.

EU, OU

Ces deux sous-voyelles ont des sons aussi simples que les voyelles primaires, bien qu'elles soient composées de deux lettres sur le papier. Il est impossible d'y entendre des diphthongues, et ce serait tromper complètement le lecteur que de les donner pour telles, de les appeler de ce nom.

AU, AI, EI

Ces trois graphismes sont purement et simplement de doubles emplois. *Au* est indentique à *ô* (*o* ouvert et long), et *ai*, *ei* à *è* (*e* ouvert et bref). Nous aurions pu les exclure du terrain neuf sur lequel nous travaillons ; mais nous cédon's à l'exemple du français, parce que nous n'y voyons pas de sérieux inconvénient.

DIPHTHONGUES

Les quatre voyelles *a*, *e*, *i*, *o* se diphthonguent soit par *i*, soit par *w* ; les sous-voyelles *eu* et *ou* ne se diphthonguent que par *i* ; l'*u* ne se diphthongue d'aucune manière.

On peut y joindre la diphthongaison inverse ou renversée produite par l'*e* muet sur une voyelle antécédente : *ae*, *ée*, *ie*, *ue*, *eue*, *oue*, etc.

La diphthongaison par *i*, *y*, et celle que produit l'*e* muet, reviennent à un simple, mais fort mouillement. On ne saurait dire la même chose de la diphthongaison par *w*. Celle-ci n'existe pas en français, mais elle caractérise tout particulièrement l'italien et l'espagnol, aussi bien que notre idiome vosgien. Cependant le français cherche à s'en rapprocher par la prononciation moderne de la syllabe *oi* ; la prononciation ancienne était beaucoup plus étroite, et elle se retrouve à peu près dans *wé*, qui est celle du *bressau* ; *fwé*—foi, *bwé*—boit ; on prononce un peu moins étroitement les mots empruntés au français : *loi*, *voix*, etc.

Le *bressau* n'admet pas la diphthongue française *ui* ; il la réduit ordinairement à *u* ; exemple : *condûre*—conduire,

lûre—luire; et quelquefois à *i*, exemple : *bi*—buis; quelquefois à *eu*, exemples : *eûte*—huit, *peû*—puits, *keûte*—cuite, etc.

CONSONNES

Les consonnes *b, c, d, f, g* dur, *k, l, m, n, p, q, r, s, t, v* et *z* s'articulent à la française. Nous conservons l'usage de faire sonner le *c* doux comme l'*s* dure, et l'*s* douce comme le *z*; c'est un sacrifice à la mode que nous ne faisons pas sans regret.

Le *ch*, le *g* doux et le *j*, l'*h* et le *kh* ont des articulations étrangères qui demandent une explication toute spéciale.

CH

Cette consonne graphiquement composée, essentiellement *sifflante* en français, est au contraire *explosive* en bressau comme en anglais et en espagnol. On peut en figurer l'articulation d'une manière assez exacte par *tch* ⁽¹⁾. C'est encore la même que celle du *c* devant *e* et *i* en italien.

Cependant *ch* reprend l'articulation sifflante du français lorsqu'il est suivi d'une autre consonne sans interposition sensible d'une voyelle. Dans cette phrase : *aitale nôte ché-vau*—attèle notre cheval, le *ch* de *chévau* se prononce d'une manière explosive, *tch*. Dans cette autre phrase : *aitale lé chevau*—attèle le cheval, *ch* se prononce à la manière sifflante française, parce que l'*e* de *che* rendu muet par l'*e* réveillé de l'article *lé*, est comme s'il n'était pas et donne en réalité *chvau*.

(1) Nous disons seulement *assez exacte*, car dans le fait le *t* ne s'entend pas.

G DOUX ET J

De même que le *ch*, ces lettres sifflantes en français, sont encore *explosives* en *bressau*, comme en anglais, et comme le *g* devant *e* et *i* en italien. On peut les figurer approximativement par *dge*, *dgi*, *dj*, sauf qu'en réalité le *d* ne s'entend pas.

Ils reviennent à l'articulation française dans le même cas que le *ch*, c'est-à-dire, devant une autre consonne qui suit immédiatement. Prononcez donc *g* à l'anglaise, à l'italienne dans cette phrase : *mingé áque*—manger quelque chose; prononcez-le à la française dans cette autre : *minge té pain*—mange ton pain.

La cause physiologique de ces modifications du *ch* et du *g* doux ou *j*, c'est l'éloignement trop grand qu'il y a entre la position mécanique prise par l'organe vocal pour articuler *ch* ou *j* explosif, et celle à prendre pour articuler toute autre consonne immédiatement, sans transition de l'une à l'autre par une voyelle sonore.

H ET KH

Lorsque le souffle vocal, en s'exhalant de la poitrine, produit un frôlement sensible, mais doux, sur les parois du larynx, et s'échappe de la bouche sans recevoir aucune autre modification particulière ni du palais, ni des dents, ni des lèvres avec le concours de la langue, il constitue l'aspiration gutturale, qui s'écrit par l'*h* aspirée. Lorsque ce frôlement est reporté, avec le souffle vocal, à la surface du palais, où il augmente notablement de vivacité et de rudesse, il donne l'aspiration, ou mieux, la *spiration* palatale que nous

écrivons par *kh*. Lorsque le souffle vocal prend sa modification spécifique, soit 1° en allant se heurter contre l'extrémité antérieure du palais, soit 2° en passant avec un effort strident entre les deux cloisons dentales, que les lèvres laissent un peu à découvert, soit 3° en faisant le même effort et en produisant un effet analogue entre les lèvres ramenées sur les dents et rapprochées l'une de l'autre, il ne constitue plus que des sifflements, les premiers écrits par *ch*, *g* doux et *j* français, les seconds par *c* doux, *s*, *x*, *z*, les troisièmes par *f* et *v*. Ils diffèrent tous sensiblement des aspirations du palais et du gosier. A mesure que la modification consonnante du souffle vocal marche de l'intérieur à l'extérieur, elle perd de sa profondeur et de sa douceur pour devenir plus légère et plus stridente. L'aspiration gutturale, la plus profonde et la plus douce, est l'aspiration par excellence; c'est, pour ainsi dire, une exhalaison de l'âme dans la parole vivante et vivifiante. La spiration palatale tient le milieu et fait la transition entre l'aspiration gutturale et les sifflements extérieurs, et réunit toutes les qualités phoniques de ceux-ci et de celle-là. Elle est peut-être de tous les phonismes le plus parfait et le plus beau.

Les langues privées de l'une et l'autre aspirations peuvent faire entendre à l'oreille un fort joli gazouillement; elles ne font pas sentir à l'âme ce qui donne le plus de vie réelle et d'animation intime à la parole humaine. Et le français en est là. Il n'a probablement jamais connu la spiration palatale; et aujourd'hui il n'a même plus la force d'émettre l'aspiration gutturale, et son *h* aspirée n'est plus qu'un souvenir, un signe vide et trompeur.

Le *bressau* possède et maintient l'aspiration gutturale et la spiration palatale en pleine vigueur; il en tire même son caractère le plus frappant. D'abord il aspire de l'une et de

l'autre toutes les voyelles en toutes positions; ce qui lui est commun avec la plupart des langues indo-européennes ⁽¹⁾; mais ce qui lui est particulier entre beaucoup de celles-ci, c'est d'aspirer encore toutes les consonnes, moins toutefois les sifflantes *f* et *v*, *c* doux, *s*, *x* et *z* et *ch* français, par la raison que *f* et *v* s'articulent trop loin du gosier et du palais, et que *c* doux, *s*, *x*, *z*, *ch* et *j* français ont avec les aspirations une telle affinité qu'ils leur cèdent la place très souvent.

Selon les rapprochements physiologiques, l'aspiration des consonnes douces *b*, *d*, *g* (doux et dur), *j* et *w* se fait par le gosier; l'aspiration des consonnes fortes *c* dur ou *k* ou *q*, *p* et *t* se fait par le palais; celle des liquides ou moyennes *l*, *m*, *n*, *r* se fait indifféremment des deux manières. Et ces aspirations saisissent leurs consonnes directement, sans préparation, au commencement des mots tout aussi bien qu'au milieu ⁽²⁾, comme on peut le voir par des exemples pris dans chaque catégorie.

Douces *b*, *d*, *g*, *j*, *w* aspirées par *h* : *hboúla*—ébouler; *èhbwa*—gourmand; *hdōna*—étourdir par une chute sur le dos; *dèhdōna*—faire passer cet étourdissement; *hgóta*—égoutter; *érhguîné*—observer avec trop d'attention et en dessous; *hjada*—gambader; *érhjada*—recommencer à gambader; *hwauda*—crier joyeusement *iou ! iou !*; *dèhwaula*—démancher.

Fortes *c* dur (ou *k*, ou *q*), *p*, *t* aspirées par *kh* :

Khcáfe—coque, coquille; *dèkhcalbeuché*—couper les tronçons de branches et les nœuds d'un arbre; *khqwáre*—équerre; *s'aikhkeuché*—se précipiter en avant; *khparle*—éclisse; *dèkhpilé*—ôter la graine de la gousse; *khhta*—goutte qui tombe; *raijókhthon*—complément ajouté.

(1) Le français, l'italien, le portugais et l'anglais n'ont pas la spiration palatale.

(2) Il y a cependant une légère exception pour *r* qui ne s'aspire plus qu'au milieu des mots.

Liquides ou moyennes *l, m, n, r* : 1° aspirées par *h* : *hlêre*—choisir; *Anhla*—trisaïeul; *hmeûre*—mettre en mouvement; *tóhmá*—tout jamais; *hniêe*—troupe, nuée; *aihnóyé*—agenouiller; *i pérhrá*—j'aimerai.

2° Liquides aspirées par *kh* :

Khlanda—répandre; *poukla*—cochonnet; *khmiquê*—flairer; *rèkhmèlè*—ressemeler; *khnáquē*—maigre, sec et mal porté; *dèkhneúquē*—dépendre d'une affection matérielle et grossière; *poukhra*—martin-pêcheur.

L'affection de l'idiome pour ces aspirations est si grande qu'il les substitue sans cesse, la gutturale à l'*s* douce, au *g* doux et au *j*, la palatale à l'*s* dure et à *ch* français : *pouhon*—poison, *hnó*—genou, *hmē*—jumeau, *poukhon*—poisson, *khneille*—chenille, etc. Partout où les autres langues préfixent à un mot commençant par une consonne la préposition *ex* ou ses abréviations *e, s*, le *bressau* change celle-ci en *h* ou en *kh* suivant les affinités physiologiques; en d'autres termes, là où les autres langues *sifflent* leurs consonnes le *bressau* les *aspire*.

Ce phénomène de l'aspiration des consonnes apparaît comme un vestige dans beaucoup d'autres langues. Ainsi l'allemand aspire quelquefois le *t*, mais au milieu des mots seulement : *acht, hecht, richten*, etc.; le grec ancien aspirait *l, n* et *th* au commencement de quelques mots, par le palais seulement, et *r* des deux manières; les langues slaves ont aussi quelque chose de semblable; mais nous doutons qu'il existe beaucoup de langues montées sur un système aussi universel et aussi parfait ⁽¹⁾.

(1) Le Rédacteur des « Patois lorrains » estime (p. XXX et suiv.) que l'aspiration palatale a dû être importée dans notre pays par une invasion germanique qui en aurait doublé la population. Mais comment alors ne coïncide-t-elle *jamais* dans les mots qui sont communs à nos patois et à l'allemand ? Même observation pour le latin : pourquoi ne la mettons-nous *jamais* non plus où les Romains

NASALITÉ

Le bressau ne nasalise pas l'*e* fermé (*é*), ni l'*o* ouvert (*ô*, *ó*), ni par conséquent *au* qui a un son identique à *ô*, *ó*, ni enfin les sous-voyelles *eu* et *ou*, ce pourquoi il ne transforme pas *un* en *eun* comme fait le français. En général la nasalié n'altère pas le son propre de la voyelle qu'elle affecte.

Toute *m* et toute *n* qui n'est pas suivie d'un *e* muet ou d'une apostrophe est simplement nasale et nullement consonnante.

ORTHOGRAPHE

Nos patois n'ont pas de littérature écrite; et ce que l'on en a écrit ne l'a jamais été avec une orthographe sérieusement raisonnée; ce terrain est donc pour nous aussi neuf et libre que possible.

La *Société de Linguistique de Paris* recommande fort aux *patoisants* l'orthographe phonétique, laquelle doit reproduire les mots comme ils se prononcent, mais d'après un alphabet soigneusement déterminé. Par contre, tous les patoisants lorrains qui nous ont précédé, emploient systématiquement l'orthographe française, et souvent encore en oublient le gâchis.

Une littérature immense et souveraine ne permet pas une amélioration radicale, si désirable qu'elle soit, de l'orthographe française; mais nos patois sont bien dégagés d'une pa-

(qui nous auraient aussi appris à balbutier et à épeler) la mettaient exclusivement? Pourquoi, au contraire, nous rencontrons-nous juste avec le grec (exemple : *aikhe*—*aisXos*) pour un certain nombre de mots communs, et avec d'autres langues encore plus éloignées?

reille entrave; ils ne sont, à plus forte raison que toute autre langue écrite ou littéraire, et ne peuvent être que ce qu'ils résonnent dans la bouche de l'orateur et à l'oreille de l'auditeur.

On prétend que l'intérêt *étymologique* requiert cette contradiction perpétuelle entre la prononciation et l'écriture; intérêt bien spéculatif en vérité, et trop souvent présumé, trop souvent faussé; mais en quoi cet encombrant intérêt est-il compromis par l'orthographe italienne, espagnole, allemande, et beaucoup mieux servi par l'anglaise et la française? Car ces dernières le sacrifient sans cesse à leur caprice, autant qu'à la nécessité.

Les patoisants lorrains nous mettent sous les yeux certains échantillons d'orthographe phonétique pour nous prouver qu'elle nous *peindrait* nos jolis patois sous les formes les plus grotesques, les plus affreuses et les plus inintelligibles. En effet, ces échantillons ne sont que des caricatures, où les mots, écrits avec les choix de lettres les plus fantaisistes, les plus invraisemblables, ne sont pas même analysés et démêlés les uns d'avec les autres. Mais n'est-ce pas retomber aussi dans la pure caricature que d'écrire, par exemple, la troisième personne de l'indicatif présent du verbe *être* : *ast*, *ost*, au lieu de *a*, *o*, sous prétexte que le français l'écrit *est* (pour prononcer *è*), et en mémoire du latin *est*, qui du moins se prononçait *est'*, ou de l'allemand *ist*, qui, lui aussi, se prononce *ist'*?

Et qu'arrive-t-il de là? C'est qu'après avoir montré ce signe trompeur, on est obligé de l'écrire de nouveau pour le corriger et pour en indiquer la prononciation. Le signe rectificatif, qui est le véritable; n'était-il pas le seul dont il fallait se servir?

Donc, après avoir longtemps pesé les raisons pour et con-

tre; après avoir constaté l'impossibilité de faire un triage rationnel des mots où l'on pourrait conserver l'orthographe prétendue étymologique, sans tomber dans toutes sortes d'inconséquences inévitables et dans une confusion universelle, nous nous sommes arrêté à l'orthographe phonétique la plus sévèrement raisonnée tout à la fois et la plus mitigée.

Nous prenons pour base l'alphabet du français avec les différences indispensables, et nous en suivons l'orthographe le plus près que la vérité vocalique et consonnante nous le permet. Entre deux manières d'écrire un mot également justes sous ce dernier rapport, nous prenons toujours celle à laquelle un lecteur français est habitué.

Avec cette précaution essentielle, jointe à une analyse et à une distinction parfaite de tous les mots, surtout des particules, et si on veut bien ne pas oublier la recommandation instante de les *écouter* en les lisant, nous espérons que nos textes seront aussi intelligibles à tout le monde qu'avec une orthographe panachée à la française, et auront le grand avantage de se faire prononcer sans erreur grave par tous les étrangers.

L'orthographe strictement phonétique n'admet pas de lettres parasites, c'est-à-dire, qui ne se prononcent jamais, ou ne sont pas nécessaires pour indiquer la vraie prononciation. C'est pourquoi : 1^o nous n'ajoutons pas au pluriel des substantifs, des adjectifs et des pronoms de la troisième personne *el*—il, *ils*, *l's* française, qui ne s'y fait jamais sentir; et il en est de même aux personnes plurielles de la conjugaison. 2^o Nous éliminons à la fin des mots toute autre consonne qui ne s'y prononcerait pas; exemple : *tò*—temps, *jó*—jour, *pá*—paix, *cwá*—couard, *dekhú*—dessus, *gran*—grand; et la consonne qui doit se prononcer à la fin d'un mot est toujours suivie de l'*e* muet; exemple : *aimoure*—amour, *ôneùre*—honneur,

dre—or (métal), *soudâre*—soldat; d'où il suit qu'une rime féminine pour l'oreille et dans la réalité, n'est pas masculine pour l'œil, ce qui fausse énormément la versification française. 3° Nous ne maintenons le redoublement d'aucune consonne à l'intérieur des mots, excepté : 1° de l'*r* pour marquer la longueur prosodique d'une syllabe : *terre*—terre, *tiènerre*—tonnerre; et 2° de l'*s* pour marquer qu'elle est dure et non douce entre deux voyelles : *pôssa*—penser, *dépoussa*—épouser; mais nous écrivons *ôme*—homme, *fôme*—femme, *aitôn'de*—attendre, *baite*—battre, *alwate*—alouette.

Nous ne comprenons pas parmi les parasites, les lettres, au nombre de trois, qui ne le sont que par accident et par intermittence. Si on ne les écrivait pas quand elles dorment, on infligerait à l'orthographe des mots, la plupart monosyllabiques, où elles se rencontrent, une variation continuelle, d'un effet beaucoup plus fâcheux que celui de leur conservation momentanément muette et superflue. Du reste, il est très facile de retenir les règles très simples de leur intermittence.

La première de ces lettres est l'*e* muet, dont le jeu a été expliqué précédemment, et dont il faut en toute hypothèse indiquer la présence.

La deuxième est l'*s* finale des articles, des adjectifs possessifs et démonstratifs, et des pronoms au pluriel. Comme en français, elle se tait devant la consonne initiale du mot suivant, et elle résonne en *s* douce ou *z* sur une voyelle : *las fôme*—les femmes = *là fôme*; *las ôme*—les hommes = *là-z-ôme*, etc.

La troisième est l'*l* du pronom personnel *el*—il, ils, soumise à la même intermittence et dans les mêmes cas que l'*s* des articles, adjectifs et pronoms pluriels dont il vient d'être parlé : *el ta*—il était = *è ta*; *el a*—il est = *èle a* ou *èl' a*; *el*

tête — ils étaient = *è tête*; *el airon* — ils auront = *èl' airon*.

Enfin nous conservons toujours, bien qu'il ne se prononce jamais, le *t* de la conjonction *et*, parce que sans amener aucune difficulté ou confusion, il a l'avantage de distinguer cette particule de plusieurs autres en *è* pur, d'un usage très fréquent.

C'est ici le lieu d'expliquer le choix que nous avons fait de l'expression graphique *kh* pour la spiration palatale.

Au défaut du français, nous avons dû recourir à l'une ou à l'autre des langues où cette articulation est usuelle pour leur emprunter le signe qui s'accorderait le mieux avec notre alphabet. Et d'abord nous avons rejeté sans nulle hésitation le *hh*, imaginé tout à l'aventure par l'abbé Petin, et adopté de confiance après lui par les patoisants qui ont eu besoin de quelque chose d'équivalent. Selon toutes les conventions reçues, ce *hh* indique naturellement un renforcement effroyable de l'aspiration du gosier; et, dans le fait, tous ces savants ou amateurs, M. Adam excepté, prennent le change sur la vraie nature de la spiration palatale et la donnent pour *ultra-gutturale*; mais c'est une grave erreur; et l'écrire par *hh* est un vrai contre-sens, autant qu'il peut y en avoir dans les choses de convention.

Aucune langue littéraire ne s'est trompée sur un point tout à la fois aussi élémentaire et aussi important.

Le grec écrit la spiration palatale par *χ* (*khi*), le latin par *ch* = *kh* (car le *c* latin est toujours dur), l'allemand par *ch*=*kh*, le breton par *c'h*=*kh*, le russe par *X* (*khá*), l'espagnol par *x*, par *g* doux et par *j*, une foule de langues orientales par *kh*, etc., etc.

Nous nous étions primitivement arrêté à l'*x* espagnol, d'abord parce que le son de cette spirante, comme le *j* fr., est assez voisin de la spiration du palais; ensuite parce qu'il sonnait ordinairement de même en v. fr. austrasien, s'il est permis

de le conclure du fait que tous les noms de lieux où l'*x* se rencontrait autrefois et se rencontre encore aujourd'hui, ont conservé cette prononciation en patois; et cela nous paraissait d'autant plus acceptable que le *bressau*, non plus que le *bourguignon*, ne fait jamais entendre le son de l'*x* proprement dit. Mais les amateurs, les plus compétents nous ont tous fait observer que le lecteur français aurait trop de peine à changer constamment une articulation à laquelle il est habitué, en une autre qui lui est si antipathique; et que ce serait pour tout le monde une pierre d'achoppement.

D'un autre côté, nous ne pouvions pas songer au *x* grec, tout à fait étranger à nos alphabets latins; nous ne pouvions pas songer davantage au *ch* latin ou allemand, même avec le *c* marqué d'une apostrophe (*c'h*) comme en breton, à cause de l'emploi essentiel dont il est déjà pourvu; mais il nous restait son strict équivalent *kh*, avec l'unique et minime inconvénient de n'avoir pas encore été usité autour de nous, ou d'avoir l'apparence d'une nouveauté. Sans doute un signe graphiquement simple comme le *x* grec, le *X* russe, l'*x* ou *j* espagnol, vaudrait encore mieux à tous les points de vue; mais ce qui justifie le signe composé *ch*, *kh*, ce qui explique le choix qui en a été fait par tant de langues différentes, c'est que le *c* dur, *k*, venant se placer immédiatement devant l'aspiration gutturale, détermine une position de l'organe vocal qui la renvoie forcément au centre du palais, et la transforme ainsi en palatale. Et en effet, les personnes qui ne peuvent émettre cette articulation, suppriment par instinct le souffle caractéristique et se bornent au *k*. C'est ainsi qu'on prononce *Zurik'* pour Zurich, *Munik'* pour Munich, *Kérès'* pour Xeres, *Kédive* pour Khédive, *Tat-Ké* pour Tat-Khé, etc. Cela suffit, ce nous semble, pour obtenir l'approbation de quiconque ne se refuse pas à entendre raison.

EUPHONIQUES

Nous les écrivons, à l'ordinaire, entre deux traits d'union. Les plus fréquentes sont *y* et *z*; viennent ensuite *d*, *n*, *t*; et enfin, mais rarement, *l* et *r*. Il est bien entendu que l'*y* euphonique ne compte pas pour une syllabe, qu'il ne fait que mouiller la voyelle initiale du mot suivant; ainsi, *ai-y-in-ôme* — à un homme = *ai yin ôme*; *ai-y-ène fôme* = *ai iène fôme*.

ACCENTS GRAMMATICAUX

Cinq espèces d'accents nous sont nécessaires pour marquer toutes les nuances de l'*e* et de l'*o*; car sur ce point essentiel, nous ne voulons rien abandonner non plus au hasard, et par le fait même à l'erreur.

1° L'accent grave marque les *e* et les *o* ouverts et brefs : *è*, *ô*. 2° L'accent aigu marque les *e* et les *o* fermés et brefs : *é*, *ó*. 3° L'accent circonflexe ordinaire marque les *e* et les *o* ouverts et longs : *ê*, *ô*. 4° L'accent circonflexe grec marque les *e* et les *o* fermés et longs : *ē*, *ō*. 5° Enfin, le tréma marque l'*e* muet final que sa position syntactique accidentelle force à parler et à sonner *eu* : *ē*; exemple : *el cwórtē le dra-hau* — ils courent en montant.

L'accent circonflexe sur *â*, *î*, *û*, *eû*, *oû*, indique simplement que la syllabe est prosodiquement longue. Toute voyelle ou syllabe qui ne le porte pas est brève, ou moyenne.

ACCENTUATION, PROSODIE, HIATUS ET VERSIFICATION

L'accentuation comprend l'accent tonique (lequel n'est pas

du tout l'accent orthographique), et l'accent oratoire. En *bressau* comme en français, l'accent tonique est toujours sur la dernière syllabe ou voyelle sonore. Quoique très prononcé et très énergique, il se laisse parfois infléchir par l'accent oratoire, qui est beaucoup plus libre et plus dominant.

La quantité prosodique différencie les syllabes en brèves, longues et moyennes. La brève représente l'unité de temps, unité instantanée, indivisible. La longue dure trois fois autant pour le moins, et quatre fois pour le plus. La moyenne prend de deux à trois temps; c'est une syllabe nasale, qui serait brève, si la nasalité n'en allongea pas forcément l'émission; elle est toujours un peu plus longue à l'intérieur des mots qu'à la fin.

Jamais paysan ne commet de faute sur cette quantité prosodique, ni sur l'accentuation, ni sur les règles grammaticales et syntactiques de son langage, non plus que le petit peuple d'Athènes n'en commettait dans le sien.

L'hiatus ou choc d'une voyelle contre elle-même sous la même nuance, à la fin d'un mot et au commencement d'un autre, s'adoucit par une légère suspension qui peut se figurer ainsi : *ala... as loure*—aller à la veillée, *jè... ai l'aiveûle*—jouer à Colin-Maillard, *el vené... èrmain*—il vint hier, *el se bóti... i lée*—il se mettait au lit, *wau... auhan*—guère aisé, etc., etc. Quant aux hiatus fictifs que le français veut voir, on ne sait pourquoi, entre deux voyelles ou nuances de voyelles différentes, si le *bressau* les efface quelquefois par une lettre euphonique, c'est en souvenir d'une lettre tombée, comme : *bwò-n-èfan*—bon enfant, *ò-z-i viron*—on y ira. Cependant les particules qui sonnent *è*, savoir : *ai—à*, *è—en*, *et* (= *è*) requièrent toujours une euphonique devant une voyelle quelconque, sans distinction; exemple : *aivan-et-y-aiyé*—avant et arrière, *tòna è-y-auve*—tourner en eau,

ai-y-ouïre dute—à heure due. Mais la préposition *è*—en reprend quelquefois l'euphonique *n* au lieu de l'*y*, comme dans ces phrases : *mate è-n-ieuve*—mettre en œuvre, *bôla è-n-aivan*—mettre en avant.

La versification patoise n'a aucune règle particulière. Elle n'a jamais été pratiquée d'une manière sérieuse et méthodique. Le paysan se contente de bouts rimés; il ne rime ni ne mesure que par à peu près. Si donc vous voyez une poésie patoise rimée et mesurée à la rigueur, tenez pour certain que c'est l'œuvre d'un lettré. Au reste, les patois peuvent se mettre en vers tout aussi parfaitement que les langues les plus littéraires. Pour la rime, il faut qu'elle roule sur des syllabes de même nuance vocalique et de même quantité prosodique. Pour la mesure, il ne faut jamais compter l'*e* effectivement muet; cela ferait un horrible jargon. Enfin on peut, et on doit ne tenir compte que des hiatus réels, ceux qui proviennent de la même voyelle nuancée de la même façon. Observons que la suppression des consonnes parasites augmente la facilité de rimer pour l'œil en même temps que pour l'oreille.

Non plus que le grec d'Homère et l'hébreu de Moïse, les patois ne connaissent cette convention de précieuses ridicules, qui consiste à distinguer les termes nobles et les termes vulgaires, les expressions poétiques et les expressions prosaïques; il n'y a, en effet, d'élevé ou de bas, de poétique ou de prosaïque, que les objets eux-mêmes, les pensées et les sentiments.

TABLEAU RÉCAPITULATIF DES ARTICULATIONS PROPRES AU PATOIS DE LA BRESSE

L'usage français fait la base de notre orthographe. Nous

ne nous en écartons que pour éviter toute erreur et toute équivoque; nous n'en retranchons que ce qui ne représente aucun son réel; nous n'y ajoutons que les formes graphiques nécessaires pour exprimer des sons particuliers et nouveaux.

1° DORMANTES : *E, L, S, T*

Le, me, te, de, ne, etc., = *l', m', t', d', n', etc.*; *bwadela*—babiller = *bwadla*, *kenókhe*—connaître = *knókh'*, etc., etc.

El—il, ils, devant une consonne = *è*; devant une voyelle = *èl', èle*.

Las, das, mas, ças, nos, vos, los, etc., etc., devant une consonne = *là, dà, mǎ, çá, no, vo, lo, etc.*, etc.; devant une voyelle = *là-z* ou *lâze, dâze, mâze, çâze, noze, voze, loze, etc.*, etc.; *et*—et = *è* toujours.

2° VOYELLE-CONSONNE *W*

Au commencement des mots, entre deux voyelles, et après *l, m, n, r, w* = *vou*; en toute autre position, *w* = *ou*; il entre toujours dans une diphthongaison.

3° SEMI-VOYELLE *Y*

L'*y* est toujours une simple euphonique, ou une simple mouillante et diphthonguante.

4° NUANCES DES VOYELLES *E* ET *O*

è = *e* ouvert et bref.

é = *e* fermé et bref.

é = e ouvert et long.

ê = e fermé et long.

ë = eu, toujours faible et bref.

ô = o ouvert et bref.

ó = o fermé et bref.

ø = o ouvert et long.

ō = o fermé et long.

5° ÉQUIVALENCES

ai = ei = è = et (conjonction).

au = ó.

ain = ein; ien = iain = iein.

g doux = j; gea = ja; geð = jð.

6° DIFFÉRENCES ESSENTIELLES AVEC LE FRANÇAIS

I reste pur *i* dans la syllabe nasale *in*.

U reste pur *u* dans la syllabe nasale *un*.

Ch = *ch* anglais = *ch* espagnol = *c* (*e*, *i*) italien = *tch*, mais sans laisser entendre le *t*.

G doux (*ge*, *gi*) et *j* = *g* doux (*ge*, *gi*) et *j* anglais = *g* doux (*ge*, *gi*) italien = *dg*, *dj*, mais sans laisser entendre le *d*.

7° ARTICULATION (SPIRATION PALATALE) ET SIGNE GRAPHIQUE ÉTRANGERS AU FRANÇAIS

Kh = *ch* allemand = *c'h* breton = *ch* latin = *g* doux (*ge*, *gi*), *j* et *x* espagnol = *X* russe = *z* grec = *kh* de beaucoup de langues orientales.

GRAMMAIRE DU PATOIS DE LA BRESSE

SUBSTANTIF

Il n'y a jamais de différence entre le singulier et le pluriel des substantifs; elle ressort uniquement de l'article ou du contexte.

Les relations de causalité et de possession entre deux substantifs n'ont pas besoin de l'article *de*, si le second (cause ou propriétaire) est un nom propre dans la force du terme : *Jean Jéhan*—Jean (fils de) Jéhan, *lé cheveu Yéyan-Téyin*—le cheval (de) Laurent (fils de) Téyin. Mais si le nom est seulement *approprié*, comme *lé Gère*—le Gendre, ou ramené à cette catégorie par un qualificatif déterminatif comme *grand, petit, gros, etc.*, l'article *de* redevient nécessaire : *laî fée di Gran-Bwakhtiè*—la fille du Grand-Bastien, *la vache di Grô-Jeugè*—les vaches du Gros-Joseph.

ARTICLE

Masculin singulier :

Le—le. Il fait *lé* au commencement de la phrase, et au milieu à la suite d'un *e* muet et devant une consonne, et même en toute position, après une suspension qui puisse donner, si courte qu'elle soit, la sensation d'une reprise ⁽¹⁾ :

(1) Cette règle est générale.

lé tò s'aineute—le ciel s'assombrit, *prò le cisē et cōpe lé nou*—prends le (s) ciseau (x) et coupe le nœud.

Il s'élide comme en français, en d'autres termes, l'*e* reste muet devant une voyelle : *tiō l'eukhe*—ferme la porte.

De—*de*. Il fait *dé* au commencement de la phrase, et au milieu après un *e* muet et devant une consonne et même en toute position après une suspension, si courte qu'elle puisse être, pourvu qu'elle simule un recommencement de phrase : *dé l'agen*, *té ne n'airē pwò*—de l'argent, tu n'en auras point, *in moukhē de pain*—un morceau de pain, *ène peice dé tâte*—une pièce de tarte, *das besògne d'eutau qué lai sòhon cómande*—des besognes d'intérieur que la saison commande.

Il s'élide aussi devant une voyelle : *in wère d'auve*—un verre d'eau.

De le, se contracte en *di*, comme le français en *du* : *lé mu di beurheù*—le mur du champ. Cette contraction se fait également avec *le*, pronom et régime d'un verbe : *et a tò di moukhena*—il est temps de le moissonner ; mais elle n'a pas lieu quand *le* doit s'élider : *i n'à mi lehé de l'aitòn'de*—je n'ai pas (le) loisir de l'attendre. On verra plus loin que le *bressau* contracte de même *me le* en *mi*, *te le* en *ti*, *se le* en *si*, *ne le* en *ni*.

I—*au*. Cette contraction de *ai le* en *i*, n'a pas lieu, non plus que celle du français à *le* en *au*, quand *le* doit s'élider : *Ai l'aufeù*—au foyer (c'est-à-dire à la cuisine). On dit bien *ai lé*, mais alors *lé* est pronom : *ije á pwauka ai lé*—j'ai parlé à lui.

Féminin singulier ;

Lai—*la* ; il y a élision comme en français, devant une voyelle : *lai hléne*—la poule, *l'ôe*—l'oie.

Dé lai — de la ; *ai lai* — à la. Il y a aussi élision devant les voyelles : *lai lèche dé lai fâte* — l'anche de la futaille ; *lai lèche dé l'ailmate* — l'anche (le bec) de la lampe ; *ai lai biée* — à la lessive, *ai l'auve* — à l'eau.

Masculin et Féminin pluriel :

Las — les ; *das* — des ; *as* — aux. On prononce *là, dâ, â*, devant une consonne, et *lâze, dâze, âze*, devant une voyelle.

Das — des veut dire aussi *quelques* comme en français.

ADJECTIFS

QUALIFICATIFS

Ceux qui ont leur finale en *e* muet au masculin, ne changent pas au féminin.

En français les autres adjectifs forment généralement leur féminin par l'addition d'un *e* muet au masculin. C'est souvent la même chose en *bressau* ; mais comme celui-ci laisse tomber toutes les consonnes muettes de la fin des mots en général, et n'en fait jamais entendre aucune à la fin des adjectifs masculins, ou les termine par une voyelle sonore (nasalisée ou non) ; dans bien des cas, par conséquent, on ne peut prévoir la consonne, ou les consonnes, dont le féminin fera le rappel pour y ajouter l'*e* muet. Prenons le type des adjectifs formés par la particule suffixe *ard* ; au masculin, le français supprime le *d* et ne conserve que l'*r*, puisqu'il prononce *ar*, c'est-à-dire *ar'*, *are* ; mais le *bressau* supprime le *d* et l'*r* et ne prononce plus que *â*. Au féminin, le français rappelle le *d* tombé du masculin et dit *arde* ; le *bressau* ne rappelle que

le *d*, abandonne tout-à-fait l'*r*, sauf l'allongement de la syllabe *áde*, en guise de compensation. Mais s'il est permis d'établir cette règle pour les adjectifs formés de la particule *ard*, il en survient une foule d'autres qui ont aussi le masculin en *d*, et donnent toute autre chose que *áde* au féminin, savoir 1° *áhe*, 2° *ákhe*, 3° *asse*, 4° *áte*, ou même restent invariables, comme *vrá*—vrai, vraie. Or, chaque autre terminaison masculine peut fournir la même variété de terminaisons féminines, que l'usage seul peut apprendre.

Nous nous en tiendrons donc à deux simples remarques :

1° La plupart des adjectifs français en *eux*, *euse*, font *ou*, *ouse* en *bressau*, et les adjectifs-substantifs, ou substantifs-adjectifs en *eur* font *ou*, *rasse*; les premiers correspondent à *oux* et les seconds à *our* du v. français.

2° Les adjectifs en *an*, *en* (français *ant*, *ent*), restent invariables au féminin, comme dans le v. français; excepté néanmoins *gran*—grand, qui fait *grante* quand il vient après le substantif, ou quand il en est simplement séparé : *ène gran bwayesse*—une grande fille, *ène bwayesse grante et bwòne ai mairiè*—une fille grande et bonne à marier, *ène bwayesse qu'a ja grante*—une fille qui est déjà grande.

Les adjectifs pris substantivement ou substantifs pris adjectivement se fabriquent à volonté sur toute espèce de verbes; à moins que la place ne soit déjà occupée par d'autres équivalents, qui font, les uns *á-áde*, les autres *elé-èle*; exemples : *brayá*, *brayáde*—pleurnicheur, *habelé*, *habèle*—hablard; et tous ont un sens défavorable ou de répréhension.

DEGRÉS DE SIGNIFICATION

Le comparatif d'égalité s'exprime par *aussi*, celui de supériorité par *pu*—plus, d'infériorité par *mwò*—moins, ou *mi si*—

pas aussi, ou *mi aatan*, *mi aukhtan*—pas autant. *Pée*—pire, et *mió* ou *méyó*—meilleur (qui reste invariable au féminin), se traitent comme des adjectifs ordinaires.

Le superlatif absolu s'exprime par *tó*, *tóte*—tout, toute, ou bien encore, avec plus d'emphase, par *tó-t-ai-fá*—tout à fait, *tóte-nate*—tout net. (Dans cette formule, *tóte* remplace *tó* par l'effet d'une attraction dont nous verrons encore d'autres exemples). Quand la phrase a un caractère d'exclamation, on peut se servir de *mou*—moult, *braumò*—v. français *brament*, fortement, *dukhe*—dur, *dukhmò*—durement. Le français *très* est complètement étranger au *bressau*.

Le comparatif relatif s'exprime par *pu*—plus et *mwò*—moins, lesquels se renforcent souvent de *tó*—tout, *tóte*—toute : *lé τό pu*—le tout plus, *lé τό mwò*—le tout moins, *lai τόte pu*—la toute plus, *lai τόte mwò*—la toute moins; *mió*, *méyó*—meilleur, *pée*—pire, ainsi que *manre*—moindre (c'est-à-dire de peu de valeur), étant de véritables adjectifs simples plutôt que des superlatifs, ne jouent ce dernier rôle qu'avec le secours de *pu*—plus : *lé pu mió*—le plus meilleur, *lé pu pée*—le plus pire, *lé pu manre*—le plus moindre. On dit encore : *lé pu pée dé tertu*—le plus pire de tous, etc., mais alors *pu* cesse d'être nécessaire, et on peut dire : *lé pée dé tertu*.

POSSESSIFS

Masculin singulier :

Me, *mé*—mon, *te*, *té*—ton, *se*, *sé*—son, *nóte*—notre, *vóte*—votre, *ló*—leur. On prononce *mé*, *té*, *sé* au commencement des phrases, et dans le milieu après un *e* muet, et devant une consonne. *Ló*—leur prend toujours un *z* euphonique devant une voyelle : *ló-z-éfan*—leur enfant.

Féminin singulier :

Mai—ma, *tai*—ta, *sai*—sa, *nôte*—notre, etc., comme au masculin.

Devant une voyelle, *me*, *te*, *se* prennent toujours l'euphonique *n*; si c'est à la suite d'une syllabe finissant en *e* muet, on a *mé-n*, *té-n*, *sé-n*, si c'est à la suite d'une voyelle sonore, on a *me-n*, *te-n*, *se-n*, ce qui revient tout simplement à *mn*, *tn*, *sn* : *rèwaude mé-n-èfan*—prends soin de mon enfant, *prò me-n-èfan* (= *pròm'nèfan*)—prends mon enfant.

Mai, *tai*, *sai* devant une voyelle deviennent *me*, *te*, *se*, et se traitent comme au masculin : *ije à rtróva me-n-aibaike*—j'ai retrouvé mon outil, *aipwôte mé-n-aibaike*—apporte mon outil.

Pluriel des deux genres :

Mas—mes, *las*—tes, *sas*—ses, *nōs*—nos, *vōs*—vos, *lōs*—leurs. Prononcer *má*, *nō*, etc., devant une consonne, et *máze*, *nóze*, *lóze*, devant une voyelle.

DÉMONSTRATIFS

Ces adjectifs sont peu usités, moins encore au pluriel qu'au singulier, et on ne les prend guère qu'en mauvaise part; ainsi on dira : *ouyi-vós ças haurwate*—entendez-vous ces personnes légères? *Dépoukhi-me fieu ças soûlon*—chassez-moi dehors ces ivrognes. La plupart du temps on ajoute au substantif la particule *la*.

Le masculin singulier fait *ce*, *cé* suivant l'euphonie; le féminin *çai*; le pluriel pour les deux genres *çás*, qui se

prononce *çá* devant une consonne, et *çáze* devant une voyelle.

L'aversion de l'idiome pour cet adjectif provient de sa complète homophonie avec l'adjectif possessif *se, sai, sas* — son, sa, ses. On le remplace en mettant simplement la particule *la* ou *ci* après le substantif : *lé saipe-la a khóbe*—le sapin-là est creux, *lai pème-ci a jandlaue*—la pomme-ci est poreuse.

NUMÉRAUX

NUMÉRAUX CARDINAUX

Masculin :

In ou *ine*—un, pris absolument; *in* devant une consonne, *ine* devant une voyelle.

Féminin :

Ene—une en toute position.

Dousse—deux, pris absolument, et quand le nom des objets énumérés ne suit pas immédiatement le nombre; *dou* devant une consonne; *douse* devant une voyelle. Dans la locution *deux ou trois*, la disjonctive *ou* se perd en quelque sorte dans *dou* en allongeant la syllabe, et on a *dou—tró*. Toutefois on dit *douse* quand il faut dire *tróhe*, et *dousse* quand il faut dire *trókhe* : *douse ou tróhe*, *dousse ou trókhe*; c'est l'effet des affinités.

Trókhe—trois, pris absolument, et quand les objets énumérés ne viennent pas immédiatement après le nombre; *tró* devant une consonne; *tróhe* devant une voyelle. Dans la formule *trois ou quatre* on dit indifféremment *tró ou qwaite*, *tróhe ou qwaite* et *trókhe ou qwaite*.

Qwaite—quatre, en toute position, peut faire aussi *qwaitre* quand le nom des objets énumérés, venant immédiatement après, commence par une voyelle.

Cinque—cinq, en toute position. Par exception on dit *cin* avec *sou* (qui alors remplace *sō*)—sous, *live*—livres (poids et monnaie), *fran*—francs; on peut dire *cin rzau* ou *cinque érzau*—cinq resaux.

Khée—six, absolument et devant une consonne; *khéehe* devant une voyelle.

Sète—sept, absolument et devant une voyelle; *sè* se dit quelquefois devant une consonne en général, et habituellement avec *sō*, *live*, *fran* et *rzau*.

Ètè—huit, absolument et en toute position, sauf avec les termes de mesure *sō*, *live*, *fran* et *rzau*, auxquelles il faut ajouter les jours, les semaines et les mois, où il fait *éù*.

Nieufe—neuf, absolument et en toute position; *nieu* avec *sō*, *live*, *fran*, *rzau* et *mwé*—mois.

Dêhe, absolument, ainsi que devant les voyelles, et devant les consonnes douces ou moyennes *b*, *d*, *g*, *j*, *l*, *m*, *n*, *r*, *v*, *z* et l'aspirée gutturale *h*; *dêkhe* devant les consonnes fortes *c* (dur et doux), *f*, *k*, *p*, *q*, *s* dure, *t*, et l'aspirée palatale *kh*.

Onze—onze. — *Dōse*—douze. — *Trase*—treize.

Qwatōhe—quatorze, absolument et devant les voyelles et les consonnes douces, les moyennes, et l'aspirée gutturale *h*; *qwatōkhe* devant les consonnes fortes et l'aspirée palatale *kh*.

Quinze—quinze — *Sase*—seize.

Dêkhète—dix-sept. Comme c'est la réunion de *sète* avec *dêhe*, on a substitué l'aspiration palatale à l'aspiration gutturale, parce qu'elle tient lieu tout à la fois de celle-ci et de l'*s* éclipée de *sète*.

Dêheùte—dix-huit. — *Dêhnieufe*—dix-neuf.

Vinte—vingt. On dit par exception *vin sou*—vingt sous,

vin live—vingt livres (poids ou monnaie), *vin fran*—vingt francs, et *vin rzau* ou *vinte érzau*—vingt resaux.

Vinte-et-y-in—vingt-un; féminin *vinte-et-y-ène*—vingt-une. — *Vinte-dou*, ou *douse*, ou *dousse* (voir *dou*)—vingt-deux. — *Vinte-trô*, ou *trôhe*, ou *trôkhe* (voir *trôkhe*)—vingt-trois. — *Vinte-qwaite*, ou *qwaître*—vingt-quatre. — *Vinte-cinque* ou *cin* (voir *cinque*)—vingt-cinq. — *Vinte-khée* ou *khéehe* (voir *khée*)—vingt-six. — *Vinte-sète* ou *sè*—vingt-sept. — *Vinte-et-y-eûte* ou *eû*—vingt-huit. On voit que quand le second chiffre commence par une voyelle, il se relie au premier par la conjonction *et* avec l'euphonique *y* : *vinte-et-y-in*; *vinte-et-y-eûte*. Il en est de même pour les dizaines supérieures. — *Vinte-nieufe* ou *nieu*—vingt-neuf.

Trôn'te ou *trôte* ou *trône*—trente. Cette dernière forme, *trône*, n'est facultative que dans les composés supérieurs, excepté encore avec *in*, *eûte* et *nieufe* : avec *in* et *eûte*, parce qu'ils commencent par des voyelles, auquel cas *t* doit se faire entendre; avec *nieufe* pour ne pas avoir deux *n* de suite. Les composés se font comme pour *vinte*; de même pour les dizaines supérieures, savoir :

Quarante—quarante. — *Cinquante* (différence de prononciation dans la première syllabe). Avec *cinquante* on ne dit plus *sô*, mais *sou*—sous. — *Soissante*—soixante. — *Septante*—soixante-dix. — *Quatrê-vin* ou *qwaîtrê-vin*—quatre-vingts. — *Nónante*—quatre-vingt-dix.

Cente—cent, absolument et devant une voyelle; *cen* devant une consonne ordinairement, et sans exception avec *live*, *fran*, *sô* et *rzau*. — *Dou cen*—deux cents; *trô cen*—trois cents; *qwaite cen*—quatre cents; *cin cen* ou *cinque cen*—cinq cents; *khée cen*—six cents; *sè cen* ou *sète cen*—sept cents; *eû cen* ou *eûte cen*—huit cents; *nieufe cen* ou *nieu cen*—neuf cents.

Mile—mille. *Milion*—million. *Miliare*—milliard.

NUMÉRAUX ORDINAUX

Peurmé—premier ; féminin *peurmère*—première. *Dou-sième*—deuxième, etc. Tous les autres s'établissent sur le nombre cardinal. Pour le nombre trente simple, l'ordinal ne peut suivre la forme *trône* ; il suit rarement *trôn'te*, mais habituellement *trôte*, *trôtième* ; mais quand *trente* est composé, les trois formes redeviennent facultatives de la même façon qu'au nombre cardinal.

INDÉFINIS

Aucun, une, comme le français avec la différence de la nasale *un*.

Aute—autre.

Chaique—chaque.

Même, comme le français ; mais il fait *môme* joint au pronom personnel : *mi-môme*—moi-même ; *ti-môme*—toi-même ; *lé-môme*—lui-même ; *ène geò lé môme*—soi-même c'est-à-dire, une personne *lui-même*, et non *elle-même*.

Quê—quel, quelle. Cependant au féminin et devant une voyelle *quêle* est facultatif.

Tê—tel, telle. Au féminin et devant une voyelle *têle* est facultatif.

Tó—tout, *tôte*—toute. Devant une voyelle *tó* reprend comme euphonique le *t* tombé : *tó-t*, ce qui le fait sonner alors comme le féminin *tôte* ; au reste, la même chose se produit en français.

Tertu ou *tórtu*—tous, *tertôte* ou *tórtôte*—toutes.

Tertó ou *tórtó*—tout pris absolument ou adverbialement.

Devant un nom de nombre qui le complète, *tous* fait *ti* au masculin et *tite* au féminin : *ti dousse*—tous deux, *tite dousse*—toutes deux, *ti trókhe*—tous trois, *tite trókhe*—toutes trois. Si le nom de nombre est précédé de l'article, on revient à *tertu*, *tórtu* : *tertu las quwaite*—tous les quatre.

Le français *plusieurs* manque en *bressau*. On y supplée par une périphrase ; *pu d'in*, *pu d'ène*—plus d'un, plus d'une, si le nombre ne paraît pas grand ; *tó piein*—tout plein, pour une grande quantité.

PRONOMS

PERSONNELS

Le pronom de la première personne du singulier a trois formes : 1° *i* devant une consonne, ou (ce qui équivaut) une voyelle mouillée, diphthonguée : *i vō*—je vais, *i ieu*—je veux ; 2° *ije*, ou 3° *je* devant une voyelle : *ije ò ieu* ou *j'ò ieu*—j'en veux. On préfère presque toujours *ije* à *je*.

Me, ou *mé* (selon l'euphonie)—me, moi comme régime direct et régime indirect : *sé te ieu me fwauché*—si tu veux me fâcher ; *ieu-te mé fwauché*—veux-tu me fâcher ? *Déni-me cin live*—donnez-moi cinq francs. Après le verbe, si celui-ci finit par un *e* muet, *me* fait *mē* = *meu* : *dōne-mē cin live*—donne-moi cinq francs. *Me le* se contracte en *mi*, à moins que l'*e* de *le* ne doive s'élider : *el mi fèyé ai wêre*—il me le fit (à) voir ; mais *el me l'é fá ai wêre*—il me l'a fait (à) voir.

Mi—moi ; ne s'emploie pas comme régime direct, et il ne s'emploie comme régime indirect qu'avec la préposition *ai*—à, *ai mi*—à moi.

Deuxième personne du singulier : *te* ou *té* (selon l'euphonie)—tu, te, comme régime direct et indirect aussi bien que comme sujet. Après un verbe qui finit par un *e* muet, *te* ne fait plus *té*, mais *tē* = *teu* : *Dòne-tē de waude*—donne-toi de garde. *Te le* se contracte en *ti*, à moins que l'*e* de *te* ne doive s'élider : *i ti frá ai wēre*—je te le ferai (à) voir ; mais *i te l'á fá ai wēre*—je te l'ai fait (à) voir.

Ti—toi, ne se dit pas pour régime direct, et il ne peut se dire pour le régime indirect qu'avec la préposition *ai*—à : *el pwaulré ai ti*—il parlera à toi.

Troisième personne du singulier, masculin : *el*—il, se prononce *è* devant une consonne, *èl'*, *èle* devant une voyelle, *é* après le verbe, en toute position, c'est-à-dire, que celui-ci finisse par un *e* muet ou une voyelle sonore, et que ce soit une voyelle ou une consonne qui suive : *prò-t-él* (= *é*) *waude*—prend-il garde ? *Prò-t-él* (= *é*) *in pau*—prend-il un bâton ? *Chátge-t-él* (= *é*) *ène charate*—charge-t-il une charrette ?

Féminin : *elle*, comme en français, mais avec des modifications accidentelles : 1° devant une voyelle, pour ne pas confondre le féminin avec le masculin qui alors fait déjà *èle*, on insiste sur les deux *l* et on les détache d'une façon toute semblable à la prononciation française de cette phrase : *elle l'a* ; prononcez donc *elle é*—elle a, comme si c'était *elle l'é* ; prononcez *elle aitó*—elle attend, comme si c'était *elle l'aitó*. Après le verbe, *elle* fait *éle* ; ce pourquoi l'*l* de *el* ne se prononce jamais en cette position pour écarter toute équivoque entre le masculin et le féminin.

Dans quelques locutions *el* se retourne en *le*, *l'*, et même *lè* : *l'a bwò*—il (ce) est bon. (LA FONTAINE : Par ma barbe, il est bon.) *Lè fá biè lai hlíne mouillée*—il fait bien la poule mouillée.

Masculin : *le* ou *lé* (selon l'euphonie)—le lui : *el le vò*—il

le vend ; *el lé ruò*—il le revend ; *l'âme dé lé*—l'âme de lui ; *i m'ò pará ai lé*—je m'en prendrai à lui. Pour le régime indirect, *ai lé*—à lui peut se remplacer par *li*—lui comme en français : *i li dehé*—je lui dis. Après le verbe, si celui-ci finit par un *e* muet, le fait *lē* = *leu* : *cwache-lē* (= *leu*)—cache-le.

Li—lui, c'est-à-dire, à lui, car il ne s'emploie que comme régime indirect et sans la préposition *ai*.

Féminin : *lée*—elle ; comme sujet, et puis comme régime indirect avec *de* et avec *ai* : *dé lée*—d'elle, *ai lée*—à elle, qui peut se remplacer par *li*—lui ; *la*—la, comme régime direct.

Quand le régime direct *le*, *la* est suivi immédiatement du régime indirect, on peut le supprimer : *é-t-él se-n-agen*—a-t-il son argent ? *I li poutè*—je (le) lui porte.

Se ou *sé* (suivant l'euphonie)—se comme régime direct et régime indirect.

Si ne répond pas à *soi* ; c'est absolument la contraction de *se le* : *el si rôté*—il se l'enleva. Le *bressau* n'a pas le correspondant direct du français *soi*. Il le remplace par *le*, ou même encore, *lé-môme*—lui, lui-même.

Première personne du pluriel : *nós*—nous, se prononce *nó* devant une consonne, *nóze* devant une voyelle.

Deuxième personne : *vós*—vous, se prononce *vó* devant les consonnes, et *vóze* devant les voyelles. Les pronoms *nós*, *vós* diffèrent vocaliquement des adjectifs *nôs* et *vôs* par la quantité prosodique.

Troisième personne du pluriel masculin : *el*—ils, ne diffère aucunement du singulier, et se traite de même dans les mêmes positions. — Au XVI^e et au XVII^e siècles, c'était l'usage approuvé par les grammairiens français de prononcer le pronom personnel *il*, *ils* sans faire entendre *s* du pluriel devant une voyelle, et sans faire entendre *l* de l'un ou de l'autre devant une consonne, on disait : *i va*, *i sont*, *il' ont*.

Lós—eux, elles, comme sujet. *Dé lós*—d'eux, d'elles. *Ai lós*—à eux, à elles, leur.

Lós—les, comme régime direct. Il peut aussi tenir lieu de régime indirect et remplacer *ai lós*—à eux, à elles, leur, non plus avec *ai*, mais avec *i*—y qui lui est suffixé : *ē-te-pwaula ai lós*—as-tu parlé à eux ? *O, i lós-i á pwaula*—oui, je leur (z-y) ai parlé ⁽¹⁾.

La série des formules : *nós-aute*—nous autres, *vós aute*—vous autres, qui s'arrête là tronquée en français, le *bressau* la complète par *lós aute*—eux autres, elles autres. Et ce n'est que dans cette formule que *lós* fait sonner son *s* finale sur la voyelle initiale du mot suivant ; partout ailleurs, même devant une voyelle, *lós* se prononce *ló* ; ainsi : *lós* (= *ló*) *essône*—eux ensemble. Cette dérogation à la loi générale de l'*s* intermittente de tous les vocables similaires provient sans doute de ce que ceux-ci précèdent toujours immédiatement les substantifs, adjectifs, verbes, etc., auxquelles ils se rattachent par la syntaxe, et aussi en conséquence par l'euphonisme ; tandis que *lós*—eux, elles, représentant un terme antérieur, en est toujours assez isolé pour s'en rendre encore phoniquement indépendant. Cela est si vrai que *lós*—les, *nós*—nous, *vós*—vous, etc., ne font pas non plus sentir leur *s* sur la voyelle initiale du mot suivant (excepté dans la formule *lós-i*) quand ils viennent après le verbe dont ils sont le sujet ou le régime : *bóti-lós* (= *ló*) *i fon*—mettez-les à terre ; *véni-vós* (= *vó*) *aupròme*—venez-vous seulement ? Cette observation doit se reporter comme une exception à ce qui a été dit (page 48) sur la manière de prononcer *nós*, *vós* devant une voyelle initiale du mot suivant.

Le pronom *lós*—eux, elles, est entièrement homophone

(1) Dans les *Patois lorrains*, pages 78-79, cette formule composée est prise pour un mot simple : *lausi, lési, lisi, lási, losi, lousi*, etc.

avec l'adjectif possessif *lós* ; mais entre l'un et l'autre le contexte ne laisse pas d'équivoque.

Se ou *sé* (suivant l'euphonie) —se, pris au pluriel, se comporte en tout comme au singulier.

POSSESSIFS

Le pronom possessif au singulier a deux formes facultatives communes au masculin et au féminin, ainsi qu'au singulier et au pluriel :

Lé mée, lai mée, ou lé miène, lai miène—le mien, la mienne.

Lé tée, lai tée, ou lé tiène, lai tiène—le tien, la tienne.

Lé sée, lai sée, ou lé siène, lai siène—le sien, la sienne.

Au pluriel : *las mée ou miène*—les miens, les miennes, *las tée ou tiène*—les tiens, les tiennes, *las sée ou siène*—les siens, les siennes.

La forme *ée* correspond au latin *meus, tuus, suus* ; la forme française *iène* correspond à l'allemand *mein, dein, sein*. La première est la plus naturelle en *bressau*, et de beaucoup la plus usitée ; la seconde nous paraît d'importation relativement récente.

Lé nôte—le nôtre, *lai nôte*—la nôtre, *lé vôte*—le vôtre, *lai vôte*—la vôtre, *lé ló*—le leur, *lai ló*—la leur.

Las nôte—les nôtres, *las vôte*—les vôtres, *las ló*—les leurs. Il n'y a pas d'*s* dans *ló* pluriel, puisqu'elle ne sonne jamais sur la voyelle initiale du mot suivant, pas même du verbe dont il est le sujet : *las ló i tête aussi*—les leurs y étaient aussi ; *las ló airon*—les leurs auront.

DÉMONSTRATIFS

Ce ou *cé*—ce, n'est employé qu'avec le verbe être : *c'a*

mi—c'est moi, *cé feu mi*—ce fut moi, *mò qué ce seu*—comment (de quelle manière) que ce soit.

Çou ou *çu*—ce, est toujours suivi de *que* : *çou qué me rè-wête*—ce qui me regarde, *çu qu'ije aimè le pu ché*—ce que j'aime le plus cher (le mieux).

Çou-ci—ceci, *çou-la*—cela. Ce dernier se contracte en *ça* comme le français, et prend l'euphonique *z* devant une voyelle : *ça-z-a-bê*—ça est beau, *ça-z-i a*—ça y est.

Cè—celui, *cèle*—celle, est toujours suivi de *que*—qui, comme en français. Et quand *cè*, *cèle* peut se traduire par *quiconque*, on est libre de le remplacer par *qui*, et on a *qui que* : *qui que biane sas rlique sré pòdu*—qui (que) blâme ses reliques sera pendu. S'il est suivi de la préposition *de* marquant la possession ou la causalité, on est libre de le remplacer par l'article : *ç'a le Jòson Etiàne*—c'est le (celui de) Joseph Etienne, *cé ta lai Khimon-Lerò-Diaude*—c'était la (celle de) Simon-Laurent-Claude.

Cè-ci—celui-ci, *cè-la*—celui-là, *cèle-ci*—celle-ci, *cèl'le-la*—celle-là. Il faut insister sur les deux *l* de *celle-là* comme en français.

La particule déterminative *ci*, qu'on trouve écrite en v. français *cist*, prend souvent la flexion féminine *cite* : *cèle-cite*, et par attraction, *la* devient *late* : *cèle-late*.

Souvent *cè*, *cèle* est remplacé par *aule*—autre, avec l'article *le* et la déterminative enclytique *cite* et *late*, laquelle devient alors ordinaire, tant au masculin qu'au féminin : *l'aute-cite*, celui, celle-ci, c'est-à-dire, l'autre-ci ; *l'aute-late*, l'autre (masculin et féminin)-là. C'est le *te* de *aute* qui amène quasi forcément la forme *cite* et *late*, toujours par attraction.

Çō—ceux, *çōle*—celles, *çō-ci*—ceux-ci, *çōle-ci* ou *cite*—celles-ci, *çō-là*—ceux-là, *çōle-là* ou *late*—celles-là.

RELATIFS

Que ou *qué* (suivant l'euphonie)—qui, que, il est le même comme sujet et comme régime. Au régime indirect à *qui*, on prend une circonlocution : *l'èfan qu'à li on dena das pwé de seuque*—l'enfant *qu'on lui* a donné des dragées, c'est-à-dire, *que lui* à la place de *à qui*.

Qui n'est usité que dans trois cas : 1° dans le pronom indéfini *qui-qué-ce-seu*—qui que ce soit ; 2° comme synonyme de *cè*—celui, de quiconque : *qui que ieu mingé dè traiwaillé*—qui, ou celui, qui veut manger doit travailler ; 3° dans les phrases interrogatives : *qui a-ce qu'à mwō*—qui est-ce qui est mort ? On ne peut pas dire tout court : qui est mort ? Il faut toujours ajouter *a-ce*—est-ce à *qui*. Souvent alors il fait *ti* (1) : *ti a-ce*—qui est-ce ; naturellement, après *a-ce*—est-ce il faut *que*—qui.

Qué—quoi : *nós ô de qué*—nous avons de quoi, *qué qué ce seu*—quoi que ce soit.

Que ou *qué* (selon l'euphonie)—dont : *lé trópê que t'oue lai tieuchate*—le troupeau *que* tu entends la clochette.

En général le *que bressau* a toutes les acceptions du *que* espagnol.

O—en devant une consonne, *ne*, *n'* devant une voyelle : *ô vourō-te*—en voudrais-tu ? *I n' ô*—j'en ai. Rarement, et par exception, on dit encore *ô*, avec l'*n* euphonique, devant une voyelle : *el piaille pou-z-ô-n-awé*—il piaille pour en avoir.

(1) Cette forme, qui d'ailleurs nous est commune avec plusieurs autres localités de la Lorraine, comment se rencontre-t-elle si juste avec le grec *tis*, *ti* ? Les linguistes de la haute volée nous diront que, vu la distance géographique et historique de la Lorraine à la Grèce, ou même à Marseille, c'est tout simplement l'effet du hasard...

I—y. Dans les formules *il y a*, *il y en a*, l'*i* s'attache au verbe comme diphthonguante ordinaire; et le verbe ainsi diphthongué est censé commencer par une consonne, pour le pronom *el*—il : *el* (= è) *ié*—il y a, *el* (= è) *iairé das geò*—il y aura des gens; mais *en* fait toujours *n'* et non *ò* : *el n'ié*—il y en a. En toute autre place *i—y* reste indépendant et isolé, et vaut une voyelle ordinaire : *el* (= *el'*) *i a*—il y est, *el* (= *el'*) *i airé sai peice*—il y aura sa part.

Lé quē ou *quēle*—lequel, devant une consonne; il fait toujours *quēle* devant une voyelle : *lé quē* ou *lé quēle qué ce sâe*—lequel que ce soit, *lé quēle a-ce qué varé*—lequel est-ce qui viendra ? Il en est de même du féminin : *lai quē*, *lai quēle das dousse*—laquelle des deux ?

Ce pronom ne se prend qu'interrogativement; il est régulièrement suivi de *a-ce*, mais celui-ci peut se sous-entendre et laisser immédiatement la place à *que* : *lai quēle a-ce das dousse qu'el demandré*—laquelle est-ce des deux qu'il demandera ? ou bien : *lai quēle das dousse qu'el demandré*—laquelle des deux qu'il demandera ?

Qu'ò-ce qué—quoi est-ce que, ce que. Cette variante ou abréviation de *qué a-ce qué* a généralement supplanté celui-ci, qui n'est plus guère usité maintenant.

C'est par une tournure ellyptique toute naturelle qu'il veut dire aussi *ce que* : *el airé qu'ò-ce qu'el vouré*—il aura *quoi est-ce* (ce) qu'il voudra, *el ne sai ja qu'ò-ce qu'el ieu*—il ne sait déjà *quoi est-ce* (ce) qu'il veut.

INDÉFINIS

Aucun, *aucune* comme en français; mais c'est du néologisme; le vrai patois ancien disait : *mi in*—pas un, *mi ène*—pas une.

Chaiqui—chacun, *chaiquène* ou *chaiquîne*—chacune. La forme du féminin *chaiquîne*, devenue assez rare, laisse voir que le masculin *chaiqui* a perdu son *n* nasale primitive.

Pwakhène—personne. Une personne se dit *geò*—gens.

Qui-qué-ce seu, ou *seusse*, ou *sâc*—qui que ce soit. *Qué qué ce seu*, ou *seusse*, ou *sâc*—quoi que ce soit. Dans ce dernier on peut remplacer *qué*—quoi par *çou*—ce, si le verbe *seu* est suivi de *que*—qui : *çou qué ce seu que vénesse*—ce (quoi) que ce soit qui vienne.

Quiqu'in—quelqu'un, *quiqu'ène*—quelqu'une. Pour le masculin, on peut dire aussi *quiqu'îne* à la fin de la phrase.

+ *Rò*—rien, reprend l'*n* comme euphonique devant une voyelle : *rò-n-aivan*, *rò-n-aiprê*—rien avant, rien après.

Tê—tel, telle devant une consonne, *tê* ou *têle*, facultativement, pour les deux genres, devant une voyelle.

Tertu ou *tórtu*—tous, *tertôte* ou *tórtôte*—toutes, *tertó* ou *tórtó*—tout.

Aute—autre. *Las aute*—les autres, autrui. *In aute*—un autre, *ène aute*—une autre, *l'in l'aute*—l'un l'autre, *l'ène l'aute*—l'une l'autre, *las in las aute*—les uns les autres, *las ène las aute*—les unes les autres. *In chaiqui*—un chacun.

O—on. Il prend toujours l'euphonique *z* devant une voyelle, et veut toujours la troisième personne plurielle du verbe, aux temps où elle finit en *on*, c'est-à-dire, au passé défini et au futur de tous les verbes, et de plus, au présent des verbes *ête*—être, *awé*—avoir, *ala*—aller et *fâre*—faire : *ò son*—on sont, *ò-z-on*—on ont, *ò von*—on vont, *ò fon*—on font, *ò-z-alon*—on allèrent, *ò-z-oueron*—on entendront.

Ce phénomène étant restreint aux cas où la troisième personne plurielle du verbe fait *on*, nous pourrions supposer qu'à l'origine, une certaine attraction vocalique n'y fut pas étrangère; mais elle ne suffit pas à l'expliquer; sa véritable

+ *Èque*—quelque chose, *aliquid*.

cause, c'est l'idée foncière de pluriel renfermée dans tout sujet indéfini. Elle avait déjà induit les Latins à mettre le verbe au pluriel avec un sujet collectif singulier : *Turbaruunt*, la foule se précipitent; mais ce n'était que chose facultative, tandis que chez nous c'est de rigueur dans l'occurrence déterminée plus haut. Les mêmes Latins mettaient aussi quelquefois, comme le font encore les Espagnols et les Portugais de nos jours, la troisième personne du pluriel, mais sans sujet énoncé, de sorte qu'on peut sous-entendre un sujet simplement pluriel (ils, les gens, etc.) là où nous avons ó—on : *dicunt*, *ferunt*, esp. *dicen*, etc. Et c'est, croyons-nous, tout ce qui se retrouve d'analogie à notre manière de traiter ce pronom indéfini, dans tout le domaine des langues appelées *romanes*.

CONJUGAISON

La partie d'un dialecte la plus intéressante à connaître, mais aussi la plus difficile à débrouiller et à élucider est la conjugaison. La présente étude nous montrera que sur ce point particulier, les langues populaires peuvent avantageusement le disputer en perfection aux langues modernes les plus illustres.

Nous commençons par le tableau des deux verbes auxiliaires et irréguliers *awé*—avoir et *ête*—être. L'ordre logique et réel assignerait la priorité au verbe *être*; mais l'ordre grammatical la réclame pour le verbe *avoir*, qui seul se conjugue exclusivement par lui-même, et concourt à la conjugaison de tous les autres sans aucune exception.

AVÉ—AVOIR

Indicatif présent.

Ij' â—j'ai.
T'ê—tu as.
El é—il a.
Nós ô—nous avons.
Vós ê—vous avez.
El on—ils ont.

Imparfait.

Ij' awée—j'avais.
T'awée—tu avais.
El awi—il avait.
Nós awin—nous avions.
Vós awin—vous aviez.
El awête—ils avaient.

Passé défini.

Ij' eû ou ô—j'eus.
T'eû ou ô—tu eus.
El eû ou ô—il eut.
Nós eûte ou ôte—nous eûmes.
Vós eûte ou ôte—vous eûtes.
El eûste, ou eûrte, ou ôste—ils eurent.

Passé indéfini.

Ij' â eû—j'ai eu.
T'ê eû—tu as eu.
El é eû—il a eu.
Nós ô eû—nous avons eu.
Vós ê eû—vous avez eu.
El on eû—ils ont eu.

Passé antérieur.

Ij' eû eû—j'eus eu.
T'eû eû—tu eus eu.
El eû eû—il eut eu.
Nós eûte ou ôte eû—nous eûmes eu.
Vós eûte ou ôte eû—vous eûtes eu.
El eûste, ou eûrte, ou ôste eû—ils eurent eu.

Plus-que-parfait.

Ij' awée eû—j'avais eu.
T' awée eû—tu avais eu.
El awi eû (1)—il avait eu.
Nós awin eû—nous avions eu.
Vós awin eû—vous aviez eu.
El awête eû—ils avaient eu.

Futur.

Ij' airâ—j'aurai.
T' airê—tu auras.
El airé—il aura
Nós airò—nous aurons.
Vós aira—vous aurez.
El airon—ils auront.

Futur antérieur.

Ij' airâ eû—j'aurai eu.
T'airê eû—tu auras eu.
El airé eû—il aura eu.
Nós airò eû—nous aurons eu.

(1) On peut ajouter un *t* euphonique à *awi* et dire *awi-t-eû*.

Vós aira eû—vous aurez eu.
El airon eû—ils auront eu.

Conditionnel présent.

Ij' airō—j'aurais.
T' airō—tu aurais.
El aireu—il aurait.
Nós airin—nous aurions.
Vós airin—vous auriez.
El airōte—ils auraient.

Conditionnel passé.

Ij' airō ou *eüsse eû*—j'aurais ou eusse eu.
T'airō ou *eüsse eû*—tu aurais ou eusses eu.
El aireu ou *eüsse eû*—il aurait ou eût eu.
Nós airin ou *inse eû*—nous aurions ou eussions eu.
Vós airin ou *inse eû*—vous auriez ou eussiez eu.
El airōte ou *eüste eû*—ils auraient ou eussent eu.

Subjonctif présent.

Qu'ij' âe—que j'aie.
Qué t'âe—que tu aies.
Qu'el âe—qu'il ait.
Qué nós inse—que nous ayons.
Qué vós inse—que vous ayez.
Qu'el âete—qu'ils aient.

Subjonctif présent et imparfait.

Qu'ij' eüsse—que j'eusse.
Qué t' eüsse—que tu eusses.
Qu'el eüsse—qu'il eût.

Qué nós inse—que nous eussions.

Qué vós inse—que vous eussiez.
Qu'el eüste ou *inste*—qu'ils eussent.

Subjonctif passé.

Qu'ij' âe eû—que j'aie eu.
Qué t'âe eû—que tu aies eu.
Qu'el âe eû—qu'il ait eu.
Qué nós inse eû—que nous ayons eu.
Qué vós inse eû—que vous ayez eu.
Qu'el âete eû—qu'ils aient eu.

Subjonctif plus-que-parfait.

Qu'ij' eüsse eû—que j'eusse eu.
Qué t' eüsse eû—que tu eusses eu.
Qu'el eüsse eû—qu'il eût eu.
Qué nós inse eû—que nous eussions eu.
Qué vós inse eû—que vous eussiez eu.
Qu'el eüste ou *inste eû*—qu'ils eussent eu.

Impératif.

Eüsse—aie.
Inse ou *aiyō*—ayons.
Inse ou *ayi*—ayez.

Infinitif présent.

Awé—avoir.

Infinitif passé.

Awé eû—avoir eu.

Participe présent.

Awan—ayant.

Participe passé.

Eû, eüsse—eu, eue.

OBSERVATIONS

1° Le dialecte paraît affecter de dire *a* où le français dit *e*, et réciproquement. Une exception à la deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent se corrige encore au futur, comme on va le remarquer plus loin.

2° Il n'est aucune des formes flexionnelles de ce verbe, si on la prend isolément, qui ne se retrouve çà et là soit dans les textes de vieux français, soit dans les dialectes locaux qui se parlent encore de nos jours; mais l'ensemble ne peut, et c'est tout naturel, se retrouver ailleurs.

3° La finale *te* de la troisième personne du pluriel de l'imparfait, du passé défini, du conditionnel présent et du subjonctif présent, est l'écho persistant des finales *ant*, *ent*, *int*, *unt* qui sont propres à cette personne dans la plupart des langues auxquelles notre patois se rattache. Ce retentissement a lieu à tous les autres verbes, aux personnes du pluriel qui ont la finale atone. Le français du XVI^e siècle faisait encore résonner *t* (= *te*) la finale *ent* de la troisième personne du pluriel devant les consonnes aussi bien que devant les voyelles; *aiment*, par exemple, se prononçait *aim'te* en toute position.

4° La terminaison *ée* de la deuxième personne du singulier de l'imparfait *awée*—avais, se réduit à *ê* (par la suppression de l'*e* muet final et l'allongement prosodique de l'*e* accentué), lorsque le pronom vient après le verbe : *awê-te fâ*—avais-tu fini? et non pas *awée-te fâ*. Il en est de même, naturellement, à la troisième personne du pluriel, qui devrait

faire *éete* pour imiter les deux premières du singulier, et fait toujours *ête* à tous les verbes sans exception.

5° Le passé défini a deux formes; celle en *ō* était autrefois la plus usitée; c'est le contraire aujourd'hui. L'*e* final de la troisième personne du pluriel *eūste*, *ōste* résonne en *ē* (= *eu*) devant une consonne.

6° Le futur se forme de l'indicatif présent soudé à l'infinitif, qui pour ce cas unique, reprend l'*r* finale complètement tombée dans notre idiome. En conséquence, toutes les personnes de l'indicatif devraient s'y reproduire sans modification; cependant la deuxième personne du pluriel fait *ā* au futur après avoir fait *ē* à l'indicatif. La raison en est que plus anciennement, et sans doute primitivement, on disait aussi *ā* à l'indicatif, comme on le fait encore dans plusieurs localités des Vosges : *vós ā*—vous avez au lieu du *vós ē* de La Bresse.

Il va de soi que tous les verbes ont les mêmes terminaisons au futur que celui-ci.

7° Le conditionnel, qui se compose de la même façon que le futur, n'y emploie pas l'imparfait du verbe *avoir* comme le français, mais le passé défini, tantôt avec l'une de ces formes, tantôt avec l'autre, savoir : la deuxième (*ō*), pour les deux premières personnes du singulier et la troisième du pluriel, et la première (*eū*), pour la troisième personne du singulier; enfin, une autre forme du pluriel, tombée actuellement à La Bresse, mais encore conservée ailleurs, *in* (*nós in*, *vós in*), pour les deux premières personnes du pluriel.

8° Au subjonctif, la première forme *āe* commence à tomber en désuétude, à cause de son isolement dans toute la conjugaison, où elle ne rencontre de similaire que celle de l'autre auxiliaire *sāe*. Quant à la seconde forme *eūsse*, c'est un véritable imparfait; mais les verbes attributifs n'en ont

plus d'autres pour les deux temps. Cette simplification, d'ailleurs très rationnelle, est commune à presque tous les patois de la France (1).

Le subjonctif passé se compose indifféremment avec *de* ou avec *eüsse* : *qu'ije de eü, qu'ije eüsse eü*; avec *eüsse*, il ne diffère plus du plus-que-parfait. — Il ne faut pas oublier que *eüsse* patois se prononce comme il est écrit, et non pas *usse* comme en français.

Le *bressau* n'a pas les formes subjonctives correspondantes à celles du français *eussions, eussiez*; il les remplace par la forme unique *inse*, prise d'une forme du présent, *in*, dont il a déjà été question plus haut (N° 7), et la seule qui soit restée pour tous les autres verbes sans exception.

9° La deuxième forme de l'impératif du pluriel *aiyò, aiyi*, calquée sur le français, n'appartient pas à la vieille langue; c'est du néologisme.

10° Le participe présent *awan* se laisse supplanter par la forme française *ayant*.

ÊTE—ÊTRE

Indicatif présent.

I seü ou *sõ*—je suis.

T'a—tu es.

El a—il est.

Nós sò—nous sommes.

Vós ate—vous êtes.

El son ou *sò*—ils sont.

Imparfait.

I tée—j'étais.

Té tée—tu étais.

El ta—il était.

Nós tin—nous étions.

Vós tin—vous étiez.

El tète—ils étaient.

Passé défini.

I feu—je fus.

Té feu—tu fus.

El feu—il fut.

(1) Les *Patois lorrains*, p. 129-130, semblent dire que la forme *eüsse* constitue un imparfait propre à l'exclusion du présent; de fait, elle est aussi propre au présent qu'à l'imparfait.

Nós feute—nous fûmes.
Vós feute—vous fûtes.
El feuste ou feurte—ils furent.

Passé indéfini.

Ij' à tu—j'ai été.
Tē tu—tu as été.
El é tu—il a été.
Nós ò tu—nous avons été.
Vós ē tu—vous avez été.
El on tu—ils ont été.

Passé antérieur.

Ij' eû tu—j'eus été.
T'ēu tu—tu eus été.
El eû tu—il eût été.
Nós eûte tu—nous eûmes été.
Vó eûte tu—vous eûtes été.
El eüstē tu—ils eurent été.

Plus-que-parfait.

Ij' awée tu—j'avais été.
T' awée tu—tu avais été.
El awi tu—il avait été.
Nós awin tu—nous avions été.
Vós awin tu—vous aviez été.
El awēte tu—ils avaient été.

Futur.

I srā (1)—je serai.
Tē srē—tu seras.
El sré—il sera.
Nós srò—nous serons.

Vós sra—vous serez.
El sron—ils seront.

Futur passé.

Ij' airā tu—j'aurai été.
T'airē tu—tu auras été.
El airé tu—il aura été.
Nós airò tu—nous aurons été.
Vós aira tu—vous aurez été.
El airon tu—ils auront été.

Conditionnel.

I srō—je serais.
Tē srō—tu serais.
El sreū—il serait.
Nós srin—nous serions.
Vós srin—vous seriez.
El srōte—ils seraient.

Conditionnel passé.

I j'airō ou eüsse tu—j'aurais ou eusse été.
T'airō ou eüsse tu—tu aurais ou eusses été.
El aireu ou eüsse tu—il aurait ou eût été.
Nós airin ou inse tu—nous aurions ou eussions été.
Vós airin ou inse tu—vous auriez ou eussiez été.
El airōte ou eüstē tu—ils auraient ou eussent été.

(1) L'*e* de la syllabe *ser* a complètement disparu, parce que le groupe de l'*r* avec une autre consonne au commencement d'un mot ne vaut qu'une consonne simple, et qu'ainsi aucune position syntactique ne peut réveiller cet *e*, ou l'obliger à devenir sonore. Le même phénomène se reproduit au verbe actif *fāre*—faire : futur *i frā*—je ferai, *elle frē*—elle fera.

Subjonctif présent et imparfait.

Qu'i sâe, ou *seusse*, ou *seu*—que
je sois.
Qué te sâe, ou *seusse*, ou *seu*—
que tu sois.
Qu'el sâe, ou *seusse*, ou *seu*—
qu'il soit.
Qué nós sinse—que n. soyons.
Qué vós sinse—que vous soyez.
Qu'el sâete ou *seuste*—qu'ils
soient.

Subjonctif imparfait.

Qu'i feusse—que je fusse.
Qué te feusse—que tu fusses.
Qu'el feusse—qu'il fût.
Qué nós sinse—que n. fussions.
Qué vós sinse—que v. fussiez.
Qu'el feuste—qu'ils fussent.

Subjonctif passé.

Qu'i j'âe tu—que j'aie été.
Qué t'âe tu—que tu aies été.
Qu'el âe tu—qu'il ait été.
Qué nós inse tu—que n. ayons
été.
Qué vós inse tu—que v. ayez été.
Qu'el âetê tu—qu'ils aient été.

**Subjonctif passé et plus-que-
parfait.**

Qu'i j'eüsse tu—que j'eusse été.
Qué t'eüsse tu—que tu eusses
été.
Qu'el eüsse tu—qu'il eût été.
Qué nós inse tu—que nous eus-
sions été.
Qué vós inse tu—que vous eus-
siez été.
Qu'el eüstê tu—qu'ils eussent
été.

Impératif.

Seusse—sois.
Sinse—soyons.
Sinse—soyez.

Infinitif.

Ête—être.
Awé tu—avoir été.

Participe présent.

Êtan—étant.

Participe passé.

Tu—été. *Aiyan tu*—ayant été.

OBSERVATIONS

Nous ne répéterons pas ici celles qui viennent d'être faites sur le verbe *awé*, et qui conviennent également à tous les verbes en général. Nous dirons seulement : 1° que toutes les formes flexionnelles d'*ête* se retrouvent çà et là, comme celles du verbe *awé*, dans les divers idiomes populaires de la

France et dans les différents dialectes du vieux français; 2° que le verbe *ête* n'est auxiliaire que dans les verbes passifs proprement dits.

VERBES ATTRIBUTIFS

Envisagés seulement dans la terminaison de l'infinitif, les verbes attributifs du *bressau* se partagent en deux classes principales, savoir : celle des infinitifs accentués, ou toniques, c'est-à-dire, qui ont la voyelle sonore et accentuée : *a, è, é, i*; et celle des infinitifs atones, ou qui sont en voyelle atone, en *e* muet. La première classe correspond généralement à la première conjugaison française en *er*, et comprend beaucoup de verbes latins dits *faibles*, ou accentués sur la pénultième. La seconde (en *de, khe, pe, re, se, te, ve*) comprendrait les trois dernières conjugaisons françaises, et la plupart des verbes latins dits *forts*, ou accentués sur l'antépénultième. Mais une pareille classification resterait beaucoup trop vague et trop superficielle, ainsi que la suite de cette étude pourra nous en convaincre.

Assurément, si toutes les autres flexions personnelles, temporelles et modales conservaient une complète uniformité, la seule différence de la voyelle de l'infinitif, ne suffirait pas à constituer une conjugaison distincte et particulière. Mais nos verbes à infinitif sonore et accentué, *a, è, é, i*, ont entre eux des divergences bien autrement caractérisées, systématiques et régulières, qui nous obligent à les partager en trois conjugaisons ou classes principales, avec des sous-conjugaisons ou sous-divisions plus ou moins nombreuses; et à ce même titre les verbes à infinitif en *e* muet nous fourniront également deux classes principales, dont la dernière

surtout, celle des infinitifs en *re*, contient encore une foule de variétés.

Tout verbe qui ne peut pas entrer dans l'un ou l'autre de ces cadres généraux sans le fausser ou le déformer sur un point ou sur un autre, est réputé irrégulier.

Pour l'intelligence de l'exposition qui va suivre, nous rappellerons que la conjugaison comprend deux éléments, savoir : 1° le radical, ou thème, qui en général, pour faire une conjugaison tout à fait régulière, doit demeurer immobile, ne subir aucune modification ; 2° les flexions, ou terminaisons qui font tout le mouvement du verbe. Ainsi, le radical du verbe *khlanda* — disperser est *khland* ; et les terminaisons diverses qui s'y joignent suivant les modes, les temps et les personnes constituent la conjugaison proprement dite.

Mais il y a une foule de verbes dont le thème reçoit dans sa voyelle les plus graves modifications par le mouvement de l'accent tonique que la flexion lui amène ou lui reprend. Il peut arriver en effet que cette voyelle, lorsque d'ailleurs aucune consonne ne la sépare de la finale, se réduise au rôle subalterne et très effacé de diphthonguer simplement celle-ci à certains temps et à certaines personnes ; et à d'autres, rentre dans le rôle prépondérant de voyelle ou syllabe tonique et dominante du mot. Bien plus, quand la voyelle thématique est séparée de la flexion par une consonne, elle peut s'éclipser totalement aux cas où elle ne porte pas l'accent, et devenir ainsi une véritable intermittente.

Or, ces changements essentiels affectent : 1° les deuxième et troisième personnes singulières et la troisième personne plurielle de l'indicatif, les seules où la flexion soit atone et laissent l'accent tonique à la pénultième, c'est-à-dire au thème, dans la plupart des conjugaisons ; 2° les temps sim-

ples du futur et du conditionnel, où le radical du verbe reparait exactement tel qu'il s'était montré à la deuxième personne (qui est aussi la troisième) singulière de l'indicatif : ce pourquoi nous désignerons désormais ces personnes sous le titre de *caractéristiques* des conjugaisons.

La première conjugaison est celle qui a l'infinitif en voyelle sonore et accentuée, ne diphthongue pas ses flexions toniques, et ne subit aucune variation dans son radical sous le déplacement de l'accent. C'est la plus régulière et la plus parfaite de toutes ; c'est le type et le terme de comparaison d'après lequel elles doivent être jugées dans le détail et classées dans l'ensemble.

PREMIÈRE CONJUGAISON

BAL — FRAPPER EN TRAVERS ET RENVERSER

Indicatif présent.	<i>Tē bala.</i>	<i>Nós awin bala.</i>
<i>I balè.</i>	<i>El é bala.</i>	<i>Vós awin bala.</i>
<i>Té bale.</i>	<i>Nós ò bala.</i>	<i>El awête bala.</i>
<i>El bale.</i>	<i>Vós ē bala.</i>	
<i>Nós balò.</i>	<i>El on bala.</i>	Futur.
<i>Vós bali.</i>		<i>I balrá.</i>
<i>El balte.</i>	Passé antérieur.	<i>Té balrē.</i>
	<i>Ij' eû ou ò bala.</i>	<i>El balré.</i>
Imparfait.	<i>T'eû ou ò bala.</i>	<i>Nós balrò.</i>
<i>I balée.</i>	<i>El eû ou ò bala.</i>	<i>Vós balra.</i>
<i>Té balée.</i>	<i>Nós eûte ou ôte bala.</i>	<i>El balron.</i>
<i>El bali.</i>	<i>Vós eûte ou ôte bala.</i>	
<i>Nós balin.</i>	<i>El eüstē ou ôstē bala.</i>	Futur antérieur.
<i>Vós balin.</i>	Plus-que-parfait.	<i>Ij' airâ bala.</i>
<i>El balête.</i>	<i>Ij' awée bala.</i>	<i>T'airē bala.</i>
	<i>T' awée bala.</i>	<i>El airé bala.</i>
Passé défini. +	<i>El awi bala.</i>	<i>Nós airò bala.</i>
<i>Ij' â bala.</i>		

+ *I balè, té balè, el balé, nós balète, nós balète, el balon.*

<i>Vôs aïra bala.</i>	Impératif.	<i>Qué vôs inse bala.</i>
<i>El aïron bala.</i>	<i>Bale ; eüsse bala.</i>	<i>Qu'el âetê ou eüstê bala.</i>
Conditionnel présent.	<i>Balò ; inse bala.</i>	
<i>I balrô.</i>	<i>Bali ; inse bala.</i>	Subjonctif plus-que-parfait.
<i>Tê balrô.</i>	Subjonctif présent et imparfait.	<i>Qu'ij' eüsse bala.</i>
<i>El balreu.</i>		<i>Qué t'eüsse bala.</i>
<i>Nôs balrin.</i>	<i>Qu'i balésse.</i>	<i>Qu'el eüsse bala.</i>
<i>Vôs balrin.</i>	<i>Qué te balésse.</i>	<i>Qué nôs inse bala.</i>
<i>El balrôte.</i>	<i>Qu'el balésse.</i>	<i>Qué vôs inse bala.</i>
	<i>Qué nôs balinse.</i>	<i>Qu'el eüstê bala.</i>
Conditionnel passé.	<i>Qué vôs balinse.</i>	Infinitif présent.
<i>Ij' aïrô ou eüsse bala.</i>	<i>Qu'el baleste.</i>	<i>Bala.</i>
<i>T'aïrô ou eüsse bala.</i>	Subjonctif passé.	Infinitif passé.
<i>El aïreu ou eüsse bala.</i>	<i>Qu'ij' âe ou eüsse bala.</i>	<i>Awê bala.</i>
<i>Nôs aïrin ou inse bala.</i>	<i>Qué t'âe ou eüsse bala.</i>	Participe présent.
<i>Vôs aïrin ou inse bala.</i>	<i>Qu'el âe ou eüsse bala.</i>	<i>Balan.</i>
<i>El aïrôte ou eüstê bala.</i>	<i>Qué nôs inse bala.</i>	Participe passé.
		<i>Bala, aue.</i>
		<i>Tu bala, aue.</i>

OBSERVATIONS

1° La première personne de l'indicatif présent se forme par le changement de la voyelle de l'infinitif en è. La règle s'applique aux verbes à infinitif atone aussi bien qu'aux verbes à infinitif accentué, excepté seulement les deux verbes auxiliaires, et trois verbes attributifs des plus irréguliers (1).

2° La deuxième et la troisième personnes singulières de

(1) M. PSICHARI dit dans un essai de phonétique néo-grecque (*Mémoires de la Société de Linguistique*, t. V, fasc. 5, ann. 1884; p. 381) : « Il n'y a pas en néo-grec chute de la syllabe finale non accentuée (de la première personne de l'indicatif présent). Par là se trouve différencié le traitement des langues romanes et du néo-grec. » Cette syllabe ne tombe pas plus dans notre idiome;

l'indicatif sont identiques pour tous les verbes sans exception. Elles se forment, pour les verbes à infinitif accentué, par le changement de celui-ci en *e* muet, et le recul de l'accent sur le thème, lequel n'en reçoit pas d'autre modification dans les verbes de cette présente ou première conjugaison. La troisième personne plurielle ne diffère des deuxième et troisième singulières que par le retentissement du *t* final, ou *te*, qui rappelle la terminaison plurielle *ant*, *ent*, *int*, *unt*, déjà citée; ce sont les trois seules personnes de la conjugaison qui aient une flexion atone, et fassent reculer l'accent sur le thème ou syllabe pénultième du mot. Nous avons dit qu'elles caractérisent la conjugaison et lui assignent sa place spéciale, conjointement avec le futur et le conditionnel, qui les suivent toujours sans déviation.

Mais le fait de ce retentissement essentiel du *t* à la fin de la troisième personne plurielle, occasionne dans les verbes qui ont la syllabe du radical terminée par une *h*, la transformation de celle-ci en *kh* suivant la loi des affinités; par exemple : le verbe *croûte*—croiser devra faire à cette troisième personne plurielle, non plus *croûte*, mais *croûkhte*; l'aspiration gutturale devant la forte *t* est à peu près impossible. Même conséquence pour les deuxième et troisième personnes singulières elles-mêmes, lorsqu'elles sont suivies de leurs pronoms respectifs *te* et *el*; pour la deuxième, la chose est manifeste; par exemple : *croûte-tè* — tais-toi, ne peut plus se dire ainsi par *h*; il faut y substituer *kh* : *croûkhte-tè*; pour la troisième, comme le pronom *el* (= *e*) se relie toujours au verbe par un *t* euphonique, on retombe dans une situation tout à fait semblable : *se croûte-t-él*—se tait-il ?

non-seulement elle ne tombe pas, mais elle reçoit même l'accent tonique du mot, selon la loi générale de l'accent, laquelle assigne toujours celui-ci à la dernière syllabe sonore.

est aussi impraticable que *cwóhe-tē*—tais-toi; on est forcé de dire *sé cwókhe-t-él*.

3° L'imparfait se construit par le changement de la voyelle de l'infinitif en *éé*. Mais l'addition d'une voyelle atone à la voyelle tonique, ne déplaçant pas l'accent, n'entraîne pas les conséquences que ce déplacement peut avoir à d'autres conjugaisons. Il en est de même du subjonctif *éése*. Ces flexions *éé* et *éése* restent dans le rang des flexions à finale simplement sonore et accentuée.

4° Le passé défini supprime l'*e* muet de l'imparfait, et conséquemment la diphthongaison renversée produite par sa présence. Avec le subjonctif, il est le temps le plus monotone dans ses flexions; l'un et l'autre n'en ont qu'une au singulier.

5° Le futur et le conditionnel sont composés de la même façon qu'aux verbes *awé* et *ête*. Par le moyen de l'*r* de l'infinitif tombée partout ailleurs, le radical se soude le verbe *awé* (pris au présent pour le futur et au passé pour le conditionnel), et laissant de côté ses propres flexions, n'en a plus d'autres que celles de cet auxiliaire fondu avec lui,

Si le radical a déjà une *r* pour sa dernière lettre (exemple : *bōra*—bouder, *meúri*—mourir), la seconde *r* n'est pas moins nécessaire; elle se fera toujours entendre séparément comme si un *e* muet ou une apostrophe s'intercalait entre les deux : *i bōrrá* (= *bōrerá* ou *bōr'rá*), *i meúrrá* (= *meúrerá* ou *meur'rá*), *cwóre*—courir, *i cwórrá* (= *cwórera* ou *cwór'rá*). Toutefois si la première *r*, celle qui fait partie du radical, ne persiste pas aux modes autres que l'infinitif, on n'entendra non plus que l'*r* adventice au futur; exemple : *lēre*—lire, *i léhé*—je lis, *té lē*—tu lis, *el lē*—il lit, *i léhéé*—je lisais, *i léhé*—je lus, *i lēra*—je lirai. Sans le redoublement de l'*r* aux verbes où il a lieu, on confondrait diverses personnes du futur

avec les personnes corrélatives du passé défini; par exemple : *el meuré*—il mourut, avec *el meuré*—il mourra, si on ne disait pas *el meur'ré*. Les verbes qui ont au radical une *r* qui ne reparait pas au futur, sont pour la plupart à infinitif atone, c'est-à-dire, en *re*; le redoublement est nécessaire à tous les verbes en *ra*, *rè*, *ré* et *ri* (1). L'*r* survenue fait toujours partie de la syllabe flexionnelle ou finale.

6° A l'impératif, toutes les personnes sont les mêmes que les correspondantes de l'indicatif présent, comme en français.

7° Le subjonctif confond dans une même forme le présent et l'imparfait. Elle provient du changement de la voyelle de l'infinitif en *esse*, et correspond, soit à l'imparfait français *asse*, soit au latin *issem*, *assem*. Nous avons déjà dit plus haut que cet abandon d'un subjonctif présent spécial (que le français prend de l'indicatif présent) est commun à tous les dialectes populaires de la France du Nord.

8° Le subjonctif passé emploie indifféremment à l'auxiliaire l'une ou l'autre des deux formes, *de*, *eüsse*, que celui-ci a conservées au subjonctif. Quand il emploie la seconde, il se confond avec le plus-que-parfait.

9° Le participe présent se forme par le changement de la voyelle de l'infinitif en *an*. Il reste invariable au féminin, alors même qu'il est pris adjectivement; le contraire est pure licence et imitation du français moderne; car l'ancien n'avait pas non plus cette forme féminine.

10° Le participe passé masculin ne diffère jamais de l'infinitif; le féminin se forme par le changement d'*a* en *aue*, d'*è* en *ée*, d'*é* en *ée*, et d'*i* en *ie*, sauf pour le verbe *èdreumi*—endormir, qui donne *ïne*, et non plus *ie*. Il y a aussi une exception pour le verbe *meuri*—mourir, d'ailleurs très régu-

(1) Dans les verbes analogues, le français fait *rrai*, *rerai*.

lier, qui a deux participes passés, l'un identique à l'infinitif *meuri* qui intervient exclusivement à tous les temps composés de l'actif, et *mwō*, *ōte*—mort, morte, qui seul est employé au passif.

Nous répéterons ici ce que nous avons déjà dit à propos des verbes auxiliaires, que toutes les formes flexionnelles de notre conjugaison type se retrouvent éparses dans les autres patois congénères; mais que le tableau général ne se retrouve nulle part, et qu'ainsi cette conjugaison est originale dans son genre; à plus forte raison, nos conjugaisons secondaires.

Elle comprend 860 verbes en *a*; 500 en *è*; 536 en *é*; 83 en *î*; ensemble 1.979.

DEUXIÈME CONJUGAISON

VERBES EN *A*, EN *È*, EN *É* ET EN *I*, DONT TOUTES LES FLEXIONS
TONIQUES SONT DIPHTHONGUÉES

La diphthongaison qui caractérise cette catégorie de verbes, se fait par *i* ou par *w*, comme toutes les autres en général; celle par *i* n'affecte que des verbes en *è* et en *é* (*iè*, *ié*); celle par *w* affecte seulement quelques verbes en *a* (*wa*), et un verbe unique en *i* (*wi*).

Les verbes en *iè* et en *ié* se divisent en deux catégories subalternes.

Première sous-division.

Dans celle-ci, l'*i* diphthonguant n'est pas organique; il ne constitue pas la voyelle du thème; appelé accidentellement pour diphthonguer la terminaison, quand celle-ci est sonore

et porte l'accent, il s'efface et disparaît tout à fait quand la terminaison devient atone et que l'accent recule sur la voyelle du thème. Prenons cet exemple :

KHAUFIE—CHAUFFER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif.
<i>I khaufiè.</i>	<i>I khaufiée.</i>	<i>Qu'i khaufièssa.</i>
<i>Té khaufe.</i>	Passé défini.	Participe présent.
<i>El khaufe.</i>	<i>I khaufié.</i>	<i>Khaufian.</i>
<i>Nós khaufiò.</i>	Futur et conditionnel.	Participe passé.
<i>Vós khaufyi.</i>		
<i>El khaufte.</i>	<i>I khaufrà, frõ.</i>	<i>Khaufié, ée.</i>

Cette diphthongaison, si rigoureusement systématisée qu'elle soit d'après la position de l'accent tonique, est néanmoins tout adventice, et n'a de raison d'être qu'une application fantaisiste de la prédilection de l'idiome pour le mouillement des voyelles finales accentuées.

Deuxième sous-division.

D'autrefois l'*i* est organique au fond et constitue la voyelle du thème, et celui-ci n'est pas aussi reculé qu'on serait tenté de le croire au premier aspect. Mais cet *i* thématique n'étant séparé de la flexion tonique par aucune consonne, se laisse attirer et absorber en partie par cette flexion en la diphthonguant, en se réduisant au rôle tout à fait secondaire de voyelle diphthonguante. Lorsque, au contraire, la loi de la conjugaison fait perdre l'accent tonique à la finale et le rend au radical, l'*i* qui est la voyelle de celui-ci, récupère son rôle dominant, devient la tonique du mot, et alors la diphthon-

gaison reste encore, mais dans une position inverse : *te* pour *ié*; c'est ce qui arrive aux personnes *caractéristiques* de l'indicatif présent, ainsi qu'au futur et au conditionnel, nécessairement entraînés à leur suite. Prenons pour exemple le verbe *tèrié*—taquiner, en regard du verbe *tirié*—tirer :

Indicatif présent.

<i>I tèriè</i> —je taquine.	<i>I tiriè</i> —je tire.
<i>Té tèrie</i> —tu taquines.	<i>Té tire</i> —tu tires.
<i>El tèrie</i> —il taquine.	<i>El tire</i> —il tire.
<i>Nós tèriò</i> —nous taquinons.	<i>Nós tiriò</i> —nous tirons.
<i>Vós tèryi</i> —vous taquinez.	<i>Vós tiryi</i> —vous tirez.
<i>El tèriete</i> —ils taquinent.	<i>El tirte</i> —ils tirent.

Imparfait.

<i>I tèriée</i> —je taquinais.	<i>I tiriée</i> —je tirais.
--------------------------------	-----------------------------

Passé défini.

<i>I tèrié</i> —je taquinai.	<i>I tirié</i> —je tirai.
------------------------------	---------------------------

Futur.

<i>I tèrierâ</i> —je taquinerai.	<i>I tirrâ</i> —je tirerai.
----------------------------------	-----------------------------

Conditionnel.

<i>I tèrierō</i> —je taquinerais.	<i>I tirrō</i> —je tirerais.
-----------------------------------	------------------------------

Subjonctif présent.

<i>Q'ui tèriésse</i> —que je taquine.	<i>Q'ui tiriésse</i> —que je tire.
---------------------------------------	------------------------------------

Participe présent.

<i>Tèrian</i> —taquant.	<i>Tirian</i> —tirant.
-------------------------	------------------------

Participe passé.

<i>Tèrié, ée</i> —taquiné.	<i>Tirié, ée</i> —tiré.
----------------------------	-------------------------

On voit qu'à l'imparfait et au subjonctif, l'*e* muet survenant après la voyelle tonique, ne déplace pas l'accent et ne peut ainsi occasionner de modification particulière dans le radical, qui continue à précéder la syllabe accentuée.

A cette catégorie principale des verbes dont la voyelle thématique évolue successivement du rôle de tonique au rôle de simple diphthonguante, se rattachent trois catégories où ce phénomène se reproduit avec des particularités secondaires elles-mêmes, et néanmoins dignes de remarque.

1° Quelquefois c'est un *e* qui est la voyelle véritable du radical, mais se substitue un *i* pour diphthonguer les flexions accentuées :

KHIÉ—JETER OU DÉPENSER MAL A PROPOS

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I khiè.</i>	<i>I khié.</i>	<i>Qu'i khiésse.</i>
<i>Té khée.</i>	Passé défini.	Participe présent.
<i>El khée.</i>	<i>I khié.</i>	<i>Khian.</i>
<i>Nós khiò.</i>	Futur et conditionnel.	Participe passé.
<i>Vós khiyi.</i>	<i>I khéerâ, khéerô.</i>	<i>Khié, ée (1).</i>
<i>El khéete.</i>		

2° D'autres fois c'est un *u* qui est la voyelle thématique et se transforme en *i* pour devenir diphthonguante ; exemple :

BIÉ—LESSIVER.

Indicatif présent.		
<i>I biè.</i>	<i>El bué.</i>	<i>Vós byi.</i>
<i>Té bué.</i>	<i>Nós biò.</i>	<i>El buete.</i>

(1) Cette substitution d'*i* à *e* s'explique par l'extrême proximité de l'un à l'autre devant une flexion accentuée; il est bien facile de glisser de *khée* (sic) à *khié*.

Imparfait.	Futur.	Subjonctif présent.
<i>I bié.</i>	<i>I buerâ.</i>	<i>Qu'i biésse.</i>
Passé défini.	Conditionnel présent.	Participes.
<i>I bié.</i>	<i>I buerô.</i>	<i>Bian, bié, ée.</i>

5° D'autres fois enfin, la diphthongaison est empêchée ou remplacée par le chuintement explosif de la consonne (*ch, g* doux, *j*) qui porte les syllabes finales ayant d'ailleurs droit à être diphthonguées; exemple :

CWAURGÉ—CONVERSER EN FAISANT UNE VISITE

Indicatif présent.	<i>Vós cwaurgi.</i>	Futur et conditionnel.
<i>I cwaurgè.</i>	<i>El cwaurgiete.</i>	
<i>Té cwaurgie.</i>		<i>I cwaurgierâ,</i>
<i>El cwaurgie.</i>	Imparfait.	<i>cwaurgierô, etc.</i>
<i>Nós cwaurgéô.</i>	<i>I cwaurgée.</i>	

Nous comptons sept verbes de la première sous-division; neuf de la deuxième; quatre de la troisième, entre autres *jè*—jouer, qui encore fait un peu bande à part, puisque sa voyelle thématique est un *u* (*jè, jue*), ce qui le fait rentrer aussi dans la seconde.

Beaucoup de ces verbes en *iè* et en *ié* dont l'*i* diphthonguant est en même temps la voyelle du thème, correspondent à des verbes français : 1° en *ier* (deux syllabes; exemple : *marier*); 2° en *iller*; 3° en *bler, cler, fler, gler, pler*, groupes que le *bressau*, suivant une autre de ses tendances dialectales, transforme en *biè, tiè, fiè, diè, piè*, etc. Il n'y en a que deux de ces derniers, où l'*i* tenant la place de l'*l*, ne devienne pas la voyelle thématique accentuée aux flexions atones, savoir : *ôfiè*—enfler, qui fait : *ij'ôfiè, t'ôfe, el ôfe*, etc., et *sôfiè*—souffler, qui fait *i sôfiè, té sôfe, el sôfe*.

Quand l'infinitif *id*, *ie* s'appuie sur une *r* primitivement jointe à une autre consonne : *br*, *cr*, *fr*, *gr*, etc., et qu'en outre l'*i* diphthonguant remplace un *e* qui est la vraie voyelle du thème, celle-ci se métamorphose aux flexions toniques ; et sous sa forme d'emprunt *i*, elle diphthongue ces flexions, et sous sa forme d'origine *é*, elle va se placer entre l'*r* et la consonne précédente pour faire la première syllabe du mot, *bér*, etc. ; de plus, c'est encore comme *é* qu'elle porte l'accent des flexions atones, suivant la règle commune ; exemple :

PÉRIÉ—PRIER (PRECARI)

Indicatif présent.	Vós péryi.	Futur et conditionnel.
<i>I périè.</i>	<i>El préele.</i>	
<i>Te prée.</i>		<i>I préeerâ, préeerô, etc.</i>
<i>El prée.</i>	Imparfait.	
<i>Nós périô.</i>	<i>I périée.</i>	

De même *bérié*—broyer, *té brée* ; *férié*—frier, *el frée*, etc. Au reste, cet écartement du groupe *br*, *cr*, etc., a lieu aussi bien pour d'autres verbes dont les flexions toniques ne sont pas diphthonguées, et se règle de même d'après les flexions toniques ou atones ; exemple : *pérhé*—aimer (priser), *i pérhé*, *té prêhe*, *el prêhe*, etc. En général, l'idiome aime à briser ce groupe en y intercalant la voyelle qui suit, à moins que l'euphonie ne s'y oppose.

Observons encore qu'il ne faut pas confondre, à cause de leur grande ressemblance, les verbes à flexions toniques diphthonguées par un *i* thématique, et les verbes où ces mêmes flexions sont également diphthonguées par un *i*, mais qui n'est pas l'*i* thématique, celui-ci restant à sa place et gardant sa pleine et invariable sonorité, qu'il porte l'accent ou non ;

exemple : *khpiyé*,—regarder, *i khpiyé*, *té khpie*, *el khpie*, *nós khpiyó*, etc. L'*i* thématique, dans ces verbes, ne se prête pas au rôle de diphthonguante, et fait appeler un second *i* pour le remplir.

Les verbes en *wa* ont pris la même direction que ceux en *ié*, *ié*, où l'*i* diphthonguant est organique; le *w* (= ou) thématique s'unit de même aux flexions accentuées pour les diphthonguer, et reprend son indépendance vocalique avec l'intégrité de sa forme aux personnes à flexion atone *caractéristiques*. On peut croire que *lwa*—louer, par exemple, était primitivement de deux syllabes : *lou-a*, comme le français *lou-er*; et puis que la voyelle *ou* s'est fondue comme simple diphthonguante dans la finale sonore pour ne plus faire avec elle qu'une seule syllabe; mais qu'elle se retrouve forcément elle-même tout entière quand cette finale perd l'accent et se réduit à un *e* muet : *loue* (*lou-e*); auquel cas, la diphthongaison subsiste encore, n'ayant fait que changer de disposition et de caractère :

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I lwè</i> —je loue.	<i>I lwée</i> .	<i>Qu'i lwéssé</i> .
<i>Té loue</i> ..	Passé défini.	
<i>El loue</i> .	<i>I lwé</i> .	Participes.
<i>Nós lwò</i> .	Futur et conditionnel.	<i>Lwan</i> .
<i>Vós lwi</i> .		<i>Lwa, lwaue</i> .
<i>El louete</i> .	<i>I louerâ, louerô</i> .	

Ces sortes de verbes, quand ils sont monosyllabiques à l'infinitif, comme *lwa*—louer, *hwa*—crier, *nwa*—nouer, etc., s'allongent en avant d'une syllabe supplémentaire pour répondre à certaines nécessités d'euphonie provenant de leur position syntactique, ou du fait d'être précédés d'un mot à finale atone, et d'avoir eux-mêmes une flexion tonique, ce

qui fait que *hw*, *lw*, *nw*, comprennent deux consonnes distinctes, et ne peuvent plus se prononcer immédiatement après une troisième consonne antérieure sans interposition d'une voyelle; alors on y suppose un *e* intermittent qui se réveille pour la circonstance; par exemple : *el hwi* (= *è hwi*)—il criait; mais *elle éhwi*—elle criait, à cause de la finale d'*elle* en *e* muet.

Parfois, cet *é* adventice se place, non plus en avant de la consonne du radical, mais après ou entre cette consonne et le *w*, alors devenu consonne lui-même : *el lwi* (= *è lwi*)—il louait, *elle léwi*—elle louait; *el nwi* (= *è nwi*)—il nouait, *elle néwi*—elle nouait.

Deux verbes diphthongués par *w*, savoir, *khtérwa*—racler pour recueillir et amonceler, et *bérwi*—faire bouillir et réduire par la cuisson, manquent des personnes caractéristiques de l'indicatif présent, ainsi que du futur et du conditionnel, parce qu'on ne pourrait les amener sans tout bouleverser, et sans tomber dans des formes inintelligibles (1).

A cette conjugaison on peut rattacher quelques verbes dont la voyelle thématique subit une alternance toute semblable à celle que nous venons de décrire, bien que dans une position toute différente; car cette alternance ne provient pas d'une fusion plus ou moins incomplète de la voyelle du thème avec la voyelle de la flexion, une consonne s'interposant entre les deux. Donc celle du thème se diphthongue et se fait longue aux flexions atones, et puis disparaît entièrement pour laisser sa place à sa dihtphonguante brève quand la flexion redevient accentuée :

(1) La syllabe *khtér* de *khtérwa* répond à *stru* (lat. *struere*), *bér* de *bérwi* à *bru*, *brou* (lorr. *brouwi*), et de même que dans les verbes *périé*—prier, *bérié*—broyer, la voyelle de la syllabe est venue se placer entre les deux consonnes et les écarter; on devrait donc, par analogie, avoir *khtroue* (peut-être *khtérroue*), *broue* (peut-être *bérroue*?) formes qui n'ont sans doute jamais existé, qui, dans tous les cas, seraient des plus étranges aujourd'hui.

POUTA — PORTER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif.
<i>I poutè.</i>	<i>I poutée.</i>	<i>Qu'i poutésse.</i>
<i>Té pwôte.</i>	Passé.	Participe présent.
<i>El pwôte.</i>	<i>I pouté.</i>	<i>Poutan.</i>
<i>Nós poutò.</i>	Futur et conditionnel.	Participe passé.
<i>Vós pouti.</i>	<i>I poutrâ, poutrô.</i>	<i>Pouta, aue.</i>
<i>El pwôt'te.</i>		

On voit une déviation au futur et au conditionnel, sans doute à cause que la finale ultime : *rá, rō*, est accentuée. Ainsi se conjuguent tous les composés de *pouta*, de même que *aicouda*—accorder, aussi avec tous ses composés. Il faut y joindre un verbe à infinitif atone : *mwōde*—mordre, avec les différences voulues par la conjugaison des verbes de cette espèce : *i moudè, té mwō, el mwō, nós moudò, vós moudi, el mwōdte*, etc. Cette diphthongaison accidentelle affecte même les substantifs : *pwôte*—porte, *ewōde*—corde, *aicwō*—accord, qui ont une forme et comme une position absolument identiques.

Cette deuxième conjugaison comprend, outre 206 verbes en *iè* et en *ié* où l'*i* diphthonguant n'est pas organique, 288 des mêmes où cet *i* est organique, 7 des mêmes où il remplace un *e* qui reparait aux personnes et aux temps caractéristiques, 9 où il remplace un *u*, 14 diphthongués par *w*, 8 où la voyelle thématique passe de *ou* à *wō*; en tout : 532.

TROISIÈME CONJUGAISON

Nous la tirons de l'intermittence proprement dite de la voyelle du radical. Celui-ci finit toujours par une consonne,

en d'autres termes, se compose d'une voyelle entre deux consonnes; cette voyelle se fait absolument aux flexions toniques où elle ne porte pas l'accent, et se réveille pour le porter aux flexions atones; et en cela, le futur et le conditionnel suivent très régulièrement les personnes caractéristiques de l'indicatif. Soit le verbe :

TREMPELA (= TREMPLA)—TITUBER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I trempelè (= trem- plè).</i>	<i>I trempelée.</i>	<i>Qu'i trempelèsse.</i>
<i>Té trempèle.</i>	Passé défini.	Participe présent.
<i>El trempèle.</i>	<i>I trempelé.</i>	<i>Trempelan.</i>
<i>Nós trempelò.</i>	Futur et conditionnel.	
<i>Vós trempeli.</i>	<i>I trempèlrâ , trem- pètrô.</i>	
<i>El trempèlte.</i>		

Il a été dit en son lieu que l'*e* muet intermittent se réveille d'ordinaire en *é*, mais que s'il est la voyelle thématique d'un verbe, il se réveille en *è*; cette dernière règle ne souffre pas d'exception chez les verbes qui ont au moins trois syllabes; chez ceux qui sont dissyllabiques, c'est en *é* que l'*e* thématique dormant se réveille :

KHELA (= KHLA)—ÉCOSSER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I khelè.</i>	<i>I khelée.</i>	<i>Qu'i hhelèsse.</i>
<i>Té khéle.</i>	Passé défini.	Participe présent.
<i>El khéle.</i>	<i>I khelé.</i>	<i>Khelan.</i>
<i>Nós khelò.</i>	Futur et conditionnel.	Participe passé.
<i>Vós kheli.</i>	<i>I khélrâ , khélrô.</i>	<i>Khela, féminin, khe- laue.</i>
<i>El khélte.</i>		

Mais dans ces verbes dissyllabiques à voyelle thématique

intermittente, celle-ci peut se réveiller par le fait de sa position syntactique aussi bien que par le jeu régulier de la conjugaison : *i khelée* — j'écoissais, *elle khéli* — elle écoissait, *el* (= *é*) *kheli* (= *khli*) — il écoissait.

C'est un *e* qui est la voyelle thématique intermittente de presque tous les verbes caractérisés par ce phénomène et compris dans cette troisième conjugaison. Chez quelques-uns cependant c'est un *i* :

AIV'HÉ—AIGUISER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif.
<i>Ij' aiv'hè.</i>	<i>Ij' aiv'hée.</i>	<i>Qu' ij' aiv'hésse.</i>
<i>T' aivihe.</i>		
<i>El aivthe.</i>	Passé.	Participes.
<i>Nós aiv'hò.</i>	<i>Ij' aiv'hé.</i>	<i>Aiv'han.</i>
<i>Vós aiv'hi.</i>	Futur et Conditionnel.	<i>Aiv'hé, hée.</i>
<i>El aivikhte</i> (1).	<i>Ij' aivhrâ, aivhrõ.</i>	

Beaucoup de verbes dissyllabiques appartiennent à la conjugaison précédente en ce qu'ils ont les flexions toniques diphthonguées, et à la conjugaison présente en ce que leur voyelle thématique est intermittente :

KHETIÉ—JETER

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif.
<i>I khetiè.</i>	<i>I khetiè.</i>	<i>Qu' i khetièsse.</i>
<i>Té khète.</i>	<i>Elle khétyi</i> —elle jetait.	<i>Qu' elle khétièsse.</i>
<i>El khète.</i>	Passé.	Participes.
<i>Nós khetiò.</i>	<i>I khetiè.</i>	<i>Khetian.</i>
<i>Vós khetyi.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Khetiè, ée.</i>
<i>El khét'te.</i>	<i>I khetrà, khetrõ.</i>	

En général, les verbes de cette conjugaison qui ont plus de

(1) On a *aivikhte* par *kh* au lieu d'*aivihte* par une *h* à cause du *t'*, *te*, final.

deux syllabes, sont des diminutifs et des fréquentatifs. D'autres tout semblables sont empêchés d'entrer dans le cadre, parce que l'*e* thématique est constamment tenu éveillé par la juxtaposition de deux consonnes qui le précèdent et sur lesquelles il repose : ainsi *raipwakhtéla* — rapetasser. Et chose curieuse, très significative, *é* devient *è* aux flexions atones, comme s'il était réveillé du sommeil auquel il aspirait : *I raipwakhtèlè, té raipwakhtèle, el raipwakhtèle, nós raipwakhtèlò*, etc. ; futur, *i raipwakhtèlrd*, etc. Ainsi l'*e* prend la nuance de fermé (*é*) quand il devrait dormir, et celle d'ouvert (*è*) comme il devrait faire en se réveillant. Cette règle est constante pour tous les verbes, d'ailleurs nombreux, qui se trouvent dans la même condition.

Nous comptons 278 verbes qui ont l'*e* thématique intermittent, et 9 seulement chez qui c'est un *i* au lieu d'un *e* ; ensemble 287.

Quelque chose d'analogue apparaît dans le français ; ainsi, *modeler*, par exemple, se prononce *modler* en langage courant, et *modeuler* en discours solennel et en poésie ; mais il n'y a pas là un système précis, rigoureux, inviolable, comme dans notre dialecte, où nous pensons, malgré la nouveauté de la théorie, qu'il a toute la valeur nécessaire pour déterminer une conjugaison particulière.

Les verbes de la deuxième classe, c'est-à-dire à infinitif atone, ou en *e* muet, sont peu nombreux. A peine peut-on en réunir deux cents à côté des 2.800 de la première classe, auxquels il est encore juste d'en rattacher cinq, tels que *rèpe* — remplir, *rompe* — rompre, etc., qui n'en diffèrent que par cet infinitif. Tous les autres ont cela de commun qu'aux deuxième et troisième personnes singulières de l'indicatif présentent, non-seulement l'accent tonique recule sur le radical, comme de règle générale, mais encore que la syllabe atone

dont il devrait être suivi (la même que celle de l'infinitif) disparaît, voyelle et consonne, tout entière; exemple : *baite*—battre, *té bai*—tu bas, *kenókhe*—connaître, *té kenó*—tu connais, *tráre*—traire, *té trá*—tu trais.

Mais sur d'autres points, ils sont marqués de divergences assez graves pour nous autoriser à les partager d'abord en deux conjugaisons principales, et puis celles-ci en sous-divisions assez nombreuses dont il s'agit maintenant de retracer le tableau.

PREMIÈRE CONJUGAISON

Elle comprend l'ensemble des verbes en *de* (*áde*, *ande*, *einde*, *èn'de*, *óde*, *onde*, *ón'de*), en *pe*, en *re* (*un seul*, *cwóre*—courir), en *se*, en *te* (*aite*, *ète*) et en *ve*. Tous conservent la consonne de la syllabe atone de l'infinitif à tous les autres modes (excepté, bien entendu, aux deuxième et troisième personnes singulières de l'indicatif, qui sont toujours mutilées de cette syllabe); tous forment leur futur et leur conditionnel, non plus sur ces deux personnes ainsi mutilées, mais sur la première, en prenant le radical tel exactement qu'il y apparaît. Ceux de la *première division*, qui est la plus parfaite, n'offrent pas d'autres particularités; ils suivent d'aussi près que possible la première conjugaison des verbes à infinitif accentué. Exemple :

SÈTE — SENTIR

Indicatif présent.

I sètè.

Té sè.

El sè.

Nós sètò.

Vó sèti.

El set'te.

Imparfait.

I sètée.

Passé défini.

I sèté.

Futur et conditionnel.

I sètrâ, sètrõ.

Subjonctif présent.

Qu'i sètésse.

Participes.

Sètan.

Sèti, ie.

Nous ne disons rien du participe passé, qui ne peut plus se calquer sur l'infinitif, et qui échappe à toute règle pour faire deviner à l'avance la forme qu'il prendra.

La *deuxième division* se tire d'une altération qui survient au radical, et qui consiste en ce qu'il soit prosodiquement long, quand il porte l'accent tonique, et bref, quand il ne le porte pas, c'est-à-dire, long à l'infinitif et aux trois personnes caractéristiques de l'indicatif, bref à tous les autres modes, à toutes les autres personnes :

TODE (= *Tôde*)—*TORDRE*

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I tódè,</i>	<i>I tódée.</i>	<i>Qu'i tódésse.</i>
<i>Té tō.</i>		
<i>El tō.</i>	Passé défini.	Participes.
<i>Nós tódò.</i>	<i>I tódé.</i>	<i>Tódan.</i>
<i>Vós tódi.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Todu, ue.</i>
<i>El tódte.</i>	<i>I tódrâ, tódrõ.</i>	

Chez quelques-uns cependant, le radical ne devient long qu'aux flexions atones, c'est-à-dire, à l'infinitif et à la troisième personne plurielle de l'indicatif :

COUSE (= *Couse*)—*COUDRE*

Indicatif présent.		
<i>I coussè.</i>	<i>El cou.</i>	<i>Vós coussi.</i>
<i>Té cou.</i>	<i>Nós coussò.</i>	<i>El couste.</i>

Ceux de la *troisième division* joignent à cette variation raisonnée de la quantité prosodique du thème, la transformation également raisonnée et parallèle de sa voyelle; en d'autres termes, le thème a deux voyelles successives, l'une

quand il porte l'accent et qu'il est long, l'autre quand il ne porte pas l'accent et qu'il est bref :

KHPADE (= *Khpâde*), V. FR. *ÉPARDRE*, LATIN *SPARGERE*

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I khpaidè.</i>	<i>I khpaidée.</i>	<i>Qu'i khpaidésse.</i>
<i>Té khpâ.</i>	Passé défini.	Participes.
<i>El khpâ.</i>	<i>I khpaidé.</i>	<i>Khpaidan.</i>
<i>Nós khpaidò.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Khpâ, âsse.</i>
<i>Vós khpaidi.</i>		
<i>El hhpâdte.</i>	<i>I khpaidrà, drô.</i>	

Sans sortir de cette division, certains verbes subissent dans la voyelle de leur radical une modification analogue, et peut-être encore plus grave, que nous avons déjà signalée à l'occasion des verbes à infinitif accentué et diphthongué. Cette voyelle, diphthonguée quand le radical porte l'accent et qu'il est long, cède sa place à sa diphthonguante et disparaît quand le radical perd l'accent et qu'il devient bref :

MWODE (= *Mwôde*)—**MORDRE**

Indicatif présent	Imparfait	Subjonctif présent.
<i>I moudè.</i>	<i>I moudée.</i>	<i>Qu'i moudésse.</i>
<i>Té mwô.</i>	Passé défini.	Participes.
<i>El mwô.</i>	<i>I moudé.</i>	<i>Moudan.</i>
<i>Nós moudò.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Moudu, ue.</i>
<i>Vós moudi.</i>		
<i>El mwôdte.</i>	<i>I moudrà, drô.</i>	

C'est donc le même phénomène qu'au thème du verbe à infinitif accentué *pouta*, avec inversion nécessaire à l'infinitif :

Indicatif présent.

<i>I poutè.</i>	<i>El pwôte.</i>	<i>Vós pouti.</i>
<i>Té pwôte.</i>	<i>Nós poutò.</i>	<i>El pwôte, etc.</i>

La quatrième division comprend les verbes en *ên'de* et en *ôn'de*, qui correspondent à des verbes français en *andre*, *endre* et *eindre*. L'*n* consonnante qui précède la syllabe finale *de* de l'infinitif, disparaît sans retour du reste du verbe, sauf peut-être de la troisième personne plurielle de l'indicatif, où elle laisse encore soupçonner un dernier écho :

KHTON'DE (= Khtòn'de)—ÉTENDRE

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I khtòdè.</i>	<i>I khtòdée.</i>	<i>Qu'i khtòdèsse.</i>
<i>Té khtò.</i>	Passé défini.	Participes.
<i>El khtò.</i>	<i>I khtòdé.</i>	<i>Khtòdan.</i>
<i>Nós khtòdò.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Khtòdu, ue.</i>
<i>Vós khtòdi.</i>		
<i>El khtòndte.</i>	<i>I khtòdrâ, drô.</i>	

(A Cornimont et à Ventron, nos verbes en *ôn'de* font généralement *ode*, et à Vagney *ône*; ainsi : *dèkhôn'de*—descendre, *dèkhòde*, *dèkhòne*; comme *çòn'de*—cendre, *çòde*, *çòne*, *khôn'de*—essendre, *khòde*, *khòne*, etc., etc. *Ode* uniformise l'infinitif avec les autres modes; *ône* l'en éloigne le plus possible. *Ode* est plus raide, et *ône* plus flasque; *ôn'de* tient le milieu par la conservation intégrale de l'*n* et du *d*, et révèle en général plus de résistance à la réduction des formes primitives).

L'*n* nasale au contraire se maintient partout; n'étant pas une vraie consonne, elle ne gêne pas plus que si elle n'existait pas :

KHPANDE—ÉPANDRE

Indicatif présent.	Imparfait.	Subjonctif présent.
<i>I khpandè.</i>	<i>I khpandée.</i>	<i>Qu'i khpandésse.</i>
<i>Té khpan.</i>		
<i>El khpan.</i>	Passé défini.	Participes.
<i>Nós khpandò.</i>	<i>I khpandé.</i>	<i>Khpandan.</i>
<i>Vós khpandi.</i>	Futur et conditionnel.	<i>Khpandu, ue.</i>
<i>El khpandte.</i>	<i>I khpandrâ, drõ.</i>	

Par sa régularité parfaite, il appartient à la première division.

DEUXIÈME CONJUGAISON

VERBES EN *RE*

Les verbes de cette deuxième conjugaison s'accordent avec ceux de la première, en ce qu'ils perdent la syllabe finale de l'infinitif tout entière aux deuxième et troisième personnes singulières de l'indicatif, et que souvent aussi le radical y varie de quantité prosodique et change sa voyelle dans les mêmes positions; mais ils s'en écartent sur d'autres points essentiels qui nous les font classer en une conjugaison particulière.

Ainsi : 1° ils ne reprennent l'*r* de la syllabe de l'infinitif *re* qu'au futur et au conditionnel, et encore, parce qu'autrement ils devraient relever, à son défaut, celle qui est supposée finir tout infinitif (1); 2° à l'indicatif présent (2), impar-

(1) Par exception, il y en a cinq, avec deux irréguliers, qui la reprennent à la troisième personne plurielle de l'indicatif exclusivement.

(2) Excepté, bien entendu, les deuxième et troisième personnes singulières, qui se terminent sur la voyelle du radical.

fait et passé, au subjonctif et au participe présent, ils substituent à cette *r*, soit une autre consonne tombée de l'infinitif et rappelée à différents modes, soit un *y* euphonique et diphthonguant pour former toutes les flexions toniques ajoutées au radical, moins celles du futur et du conditionnel; 3° ils ne forment plus leur futur et leur conditionnel, ni sur la deuxième personne singulière de l'indicatif, comme les verbes à infinitif accentué, ni sur la première, comme ceux de la première conjugaison à infinitif atone, mais sur l'infinitif lui-même, en utilisant l'*r* originelle de sa syllabe finale; 4° ils ont le thème long quand il porte l'accent, et bref quand il ne le porte pas, long par conséquent à l'infinitif et aux trois personnes caractéristiques de l'indicatif, et en outre, au futur et au conditionnel, bien qu'il n'y soit plus accentué, mais parce que l'infinitif *y* est repris sans aucune modification.

Pour exposer les nombreuses variantes de cette deuxième conjugaison, nous suivrons simplement l'ordre alphabétique des infinitifs : *âre, iâre, âtre, ére, ére, êre, eûre, îre, onre, ôre, iôre, ûre, oure*.

Pour abréger nos exemples, nous ne citerons plus la troisième personne du singulier de l'indicatif présent, qui est toujours identique à la deuxième, ni les deux premières du pluriel, ni l'imparfait, ni le passé, ni le subjonctif, ni le participe présent, qui suivent toujours la première personne de l'indicatif présent; ni le conditionnel, qui suit toujours le futur.

ARE

1° L'*r* de *re* se change en *y* euphonique et diphthonguant aux modes et personnes indiqués ci-dessus; 2° la voyelle thématique *a* se transforme en *au* au futur et au conditionnel :

brâre — pleurer; *i brayè, té brâ, el braete* (1); futur, *i braurâ*; participe passé, *brâ, âsse*. Ainsi se conjugue *trâre* — traire, avec ses composés *rtrâre* et *raitrare*.

IARE

1° Changement de l'*r* en *h* (2); 2° changement de la voyelle thématique *â* long en *ai* bref où elle ne porte pas l'accent; 3° formation exceptionnelle du futur et du conditionnel sur la première personne de l'indicatif : *piâre* — plaire; *i piâihè, té piâ, el piâkhte*; futur, *i piâihrà*; participe passé, *piâ, piâhe*. Ainsi se conjuguent ses composés *compâre, dêpiâre* et *rpiâre*.

On peut rapprocher de ce double type (*are, iare*) le verbe *fâre* — faire, bien qu'il s'en éloigne d'ailleurs par quelques irrégularités considérables. Comme *brâre*, il substitue l'*y* diphthonguant à l'*r* de l'infinitif; comme *piâre*, il change l'*â* thématique long en *ai* bref, quand il ne porte pas l'accent; mais il supprime totalement la voyelle thématique au futur et au conditionnel (on peut en voir la raison au sujet du futur du verbe *ête* — être, qui offre le même phénomène); et il termine en *on* (fr. *ont*) la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif : *i faiyè, té fâ, el fon*; futur, *i frâ*; participe passé, *fâ, âte*. Ainsi se conjuguent ses multiples composés.

Un autre verbe en *a* bref et diphthongué par *w*, *pware* — paraître, appartient comme *cwôre* à la conjugaison précédente, sauf qu'il garde l'*r* de l'infinitif et y ajoute *kh* partout, excepté aux deuxième et troisième personnes du singulier de l'indicatif : *i pwarkhè, té pwa, el pwarkhte*; futur, *i pwarkhrâ*; participe passé, *paru, usse*. Il se laisse supplanter par *paraite*.

(1) L'*a* de *ae* est bref; mais cette diphthongue renversée équivaut à une voyelle longue.

(2) Cet *h* tient place de l'*s* douce française.

AIRE (= Aire).

Première division. — 1° L'*r* de l'infinitif se change en *y* diphthonguant ; 2° la voyelle thématique *ai* n'est longue qu'à l'infinitif et se change partout en *a* bref, moins au futur et au conditionnel, où elle devient *au* : *hatre*—haïr ; *i hayè, té ha, el haete* ; futur, *i haurá* ; participe passé, *hayé, ée*. Ainsi se conjugue *cratre*—croire, avec ses composés, moins toutefois le participe passé, qui fait *cru, usse*.

Deuxième division. — 1° L'*r* de l'infinitif se change aussi en *y* diphthonguant ; 2° la voyelle thématique *ai* ne change pas et reste longue aux personnes caractéristiques de l'indicatif ; et partout ailleurs elle se transforme en *a* bref, mais au futur et au conditionnel elle se change encore en *au* : *chaître*—tomber ; *i chayè, té chat, el chaiete* ; futur, *i chaurá* ; participe passé, *cheú, éúte*. Ainsi se conjuguent ses composés, et *aikhatre*—asseoir aux modes qui ne lui sont pas étrangers.

ERE (= ère).

1° L'*r* se change en *y* diphthonguant ; 2° la voyelle thématique *é* se change en *é* fermé et bref aux personnes caractéristiques de l'indicatif ; 3° elle se transforme en *a* bref aux flexions toniques qui la suivent, excepté au futur et au conditionnel, où 4° elle se transforme en *au* : *wére*—voir ; *i wayè* ⁽¹⁾, *te wé, el wéete* ; futur, *i waurá* ; participe passé, *vu, usse*. Ainsi se conjuguent les composés de *wére*, excepté *préwére*, néologisme qui affecte une tournure française : *i préwèyè, té préwé, el préwéete, etc.*

(1) Cette personne a conservé comme facultative une seconde forme, identique à celles des deux autres personnes du singulier : *i wé*—je vois.

ERE (= Êre).

1° L'*r* de l'infinitif se change en *v*; 2° la voyelle thématique, brève à l'infinitif par exception, et normalement partout ailleurs, devient longue au futur et au conditionnel (1) : *bwére*—boire; *i bwévè*, *té bwé*, *el bwéete*; futur, *i bwêrá*; participe passé, *bu*, *usse*.

Qwére, ou *qwêre*—chercher (rapporter) est un simple doublet, à l'infinitif, de *qwéri*, qui appartient à la première conjugaison des verbes à infinitif accentué.

ERE (= ãre).

L'*r* de l'infinitif se remplace par *h* : *hlêre*—choisir, *i hléhè*, *té hlê*, *el hlêkhte*; futur, *i hlêrá*; participe passé, *hlê*, *êsse*. Ainsi se conjugent *lêre*—lire, *gêre*—gire, et ses composés *s'aigêre*, *dégêre* et *rgêre*.

Sêre—suivre est défectif dans cette forme où il n'a que l'infinitif, les deuxième et troisième personnes singulières de l'indicatif *té sê*, *el sê*, et le futur-conditionnel *i sêrá*, *i sêrô*; pour le reste il retombe dans *sêve*, *sêvi*, qui appartient à la première conjugaison des verbes à infinitif accentué; de même les composés *poursêre* et *raissêre*, ou *poursêvi*, *raissevi*.

EURE (= Eûre).

Première division. — Tout à fait semblable à *êre* : *keûre*—cuire; *i keuhè*, *té keû*, *el keûkhte*; futur, *i keûrá*; participe passé, *keû*, *eûte*.

(1) Cet allongement est là un effet de l'analogie avec tous les autres verbes.

Deuxième division. — Toute la différence est dans le changement de l'*r* en *v* : *hmeûre*—mettre en mouvement; *i hmeuvè*, *té hmeû*, *el hmeûvte*; futur, *i hmeûrd*; participe passé, *hmeû*, *cûsse*.

leure—vouloir et *pieure*—pouvoir, ont le radical bref et sont très irréguliers.

IRE (= ire).

Première division. — 1° Changement de l'*r* en *h*; 2° radical bref aux deuxième et troisième personnes du singulier de l'indicatif; 3° il se change en *e* partout ailleurs qu'aux personnes caractéristiques de l'indicatif, au futur et au conditionnel; et 4° devenu *e*, il est soumis à l'intermittence : *dîre*, *i dehè*, *té di*, *el dîkhte*; futur, *i dîrd*; participe passé, *di*, *isse*.

Dans le composé *rdîre*, l'*e* thématique substitué à *i* est forcé, par les deux consonnes sur lesquelles il repose, de parler toujours; dans l'autre composé *dèdîre*, il est toujours réduit au silence par la syllabe sonore *dè* qui le précède.

Bentre et *interdîre* rentrent dans la catégorie bâtarde qui sera signalée tout à l'heure; *maudîre* appartient essentiellement à celle de *dîre*, mais il glisse peu à peu dans celle de *bentre* par l'effet de l'affinité.

Deuxième division. — 1° L'*r* se perd totalement, ou est remplacée par l'*i* du thème qui devient simplement diphthonguant; 2° le thème est long seulement à l'infinitif, au futur et au conditionnel : *rire*; *i riè*, *te ri*, *el riète*; futur, *i rîrd*; participe passé, *ri*. Ainsi se conjugue le composé *sôrîre*—sourire.

Troisième division. — 1° Changement de l'*r* en *v*; 2° thème long aux mêmes modes que celui de *rire* : *êcrîre*; *ij' êcrivè*, *l'êcri*, *el êcrivte*; futur, *ij' êcrîrd*; participe passé, *êcri*, *isse*.

Une cinquantaine de verbes empruntés au français lorsque l'idiome n'était déjà plus assez maître chez lui, se sont calqués fort maladroitement sur la conjugaison d'origine, ne recevant pour marque de fabrique dialectale que la diphthongaison des flexions toniques ajoutées au radical (excepté naturellement le futur et le conditionnel) : *puntre*; *i punissiè*, *té puni*, *nós punissiò*, *el puniste*; futur, *i punirà*; participe passé, *puni*, *isse*. C'est bien à tort que dans les *Patois lorrains* (pages 160-163) on donne comme un type de conjugaison pour nos montagnes cette superfétation néologique.

ONRE

Cette variété n'est représentée que par le verbe *ponre*—pondre. 1° Perte totale, sans compensation, de l'*r*, excepté à l'infinitif, à la troisième personne du pluriel de l'indicatif, au futur et au conditionnel : *i pónè*, *té pon*, *el ponrte*; futur, *i ponrà*; participe passé, *pónu*, *ue*. On voit que le *bressau* a su se préserver du *d* parasite français, et n'appuyer que sur l'*n* toutes les flexions toniques ajoutées au radical.

ORE (= òre).

L'*r* se change en *l*, excepté à la troisième personne du pluriel de l'indicatif : *mōre*—moudre; *i mólè*, *té mō*, *el mōrte*; futur, *i mōrà*; participe passé, *mólu*, *ue*.

IORE (= iòre).

L'*r* se remplace par *s* douce, et non plus par *h* contre l'usage de l'idiome : *tiōre*—fermer; *i tiósè*, *te tiō*, *el tiōste*; futur, *i tiōrà*; participe passé, *tiō*, *ōsse*. Il est des plus réguliers de la deuxième conjugaison en *re*.

Cwóre—courir appartient à la première conjugaison des infinitifs atones, faisant exception à tous les verbes en *re*.

URE

Première division. — 1° Changement de l'*r* en *h*; 2° thème long seulement à l'infinitif, au futur et au conditionnel : *lûre*—luire; *i luhè, té lu, el lûkhte*; futur, *i lûrà*; participe passé, *lu*. Ainsi se conjuguent ses composés *antêrlûre, rlûre* et *trêlûre*.

Deuxième division. — Elle diffère de la première uniquement par le traitement tout particulier du thème, qui perd totalement sa voyelle quand il n'a pas l'accent, excepté au futur et au conditionnel : *condûre*—conduire; *i condhè, té condu, el condûkhte*; futur, *i condârà*; participe passé, *condu, usse*. Ainsi se conjugue son composé *recondûre*.

Au subjonctif, nous avons une forme spéciale pour la formule : *Dié vós condusse* — Dieu vous conduise, qui a été certainement empruntée au français dans un temps plus ou moins reculé; en vrai *bressau* il faudrait dire : *Dée vós condhêsse*.

Troisième division. — 1° Substitution de l'*h* à l'*r* de *re*; 2° diphthongaison de toutes les flexions toniques surajoutées au radical; 3° *u* thématique long partout, excepté aux deuxième et troisième personnes singulières de l'indicatif : *dêdare* — déduire (signification ancienne aussi bien que moderne); *i dèdâhiè, té dèdu, el dèdâkhte*; futur, *i dèdârà*; participe passé, *dèdu, usse*.

Quatrième division. — 1° Substitution de l'*y* diphthonguant à l'*r* de *re*, excepté à la troisième personne plurielle de l'indicatif; 2° radical long seulement à l'infinitif, au futur et au conditionnel : *fâre*—fuir; *i fuyè, té fu, el fuete* ou *furte*;

futur, *i fàrà*; participe passé, *fu*. — Au physique surtout, il est ordinairement remplacé par *sé salva*.

Cinquième division. — 1° Changement de *ûr* en *i* diphthonguant, et retour de l'*r* à la troisième personne plurielle de l'indicatif; 2° *u* thématique long seulement à l'infinitif, au futur et au conditionnel : *rçûre*—recevoir; *i rciè*, *té rçu*, *el rçûrte*; futur, *i rçûrà*; participe passé, *rçu*, *usse*. — Il a pris en ces derniers temps la forme française régulière *rcévi*.

Sixième division. — C'est un emprunt fait à la conjugaison française *uire*, comme la dernière des verbes en *ire* (fr. *ir*); le procédé est identique : *constrûre*—construire; *i construsiè*, *té constrû*, *el construste*; futur, *i constrûrà*; participe passé, *constrû*, *usse*.

OURE (= *Oûre*).

1° L'*r* disparaît sans être remplacée, excepté à la troisième personne du pluriel de l'indicatif; 2° la voyelle *ou* descend au rôle de simple diphthonguante quand elle ne porte pas l'accent; 3° cette voyelle thématique n'est longue qu'à l'infinitif, au futur et au conditionnel : *khcoûre*—secouer; *i khcwè*, *té khcou*, *el khcoûrte*; futur, *i khcoûrà*; participe passé, *khcou*, *ousse*. Il y a le doublet *khcwa* à l'infinitif et au participe passé.

On a pu remarquer que les verbes de ces deux conjugaisons à infinitif atone, et surtout de la seconde, dans la transformation de l'*r* de l'infinitif, cotoient généralement les verbes français correspondants, sans perdre néanmoins leur originalité dialectale.

On a pu remarquer aussi combien l'idiome, sans en avoir d'ailleurs aucune conscience, est sûr de tous ses procédés.

VERBES IRRÉGULIERS

Nous considérons comme irrégulier tout verbe affecté de

quelques anomalies particulières qui ne se reproduisent dans aucun autre. Les plus irréguliers sont les deux auxiliaires ; nous n'avons plus besoin de les faire figurer dans cette nomenclature.

Aikheta—acheter. 1° Aux personnes caractéristiques où l'e thématique intermittent se réveille pour porter l'accent, ainsi qu'au futur et au conditionnel, formés sur la deuxième personne du singulier de l'indicatif, *kh* se change en *ch* : *ij' aikhètè, t'aichète, ij' aichètrà*. 2° Il a deux formes pour le futur et le conditionnel, la première construite sur la deuxième personne de l'indicatif *ij' aichètrà*, et la deuxième construite sur la première personne de l'indicatif *ij' aikhtrà*. De même son composé *raikheta*.

Ala—aller, comme son équivalent *nala* et leurs composés *rala* et *rnala* : 1° emprunte les trois personnes du singulier et la troisième personne du pluriel de l'indicatif, le futur et le conditionnel à un verbe de même signification et dont il ne reste rien autre chose, qui correspond au latin *vadere* ; 2° la première personne singulière de l'indicatif a deux formes facultatives, l'une prise régulièrement de l'infinitif *ala*, l'autre similaire des deux suivantes et de la troisième plurielle, qui semblent calquées sur des correspondantes, soit du verbe *avoir*, soit du verbe *être* ; 3° le futur et le conditionnel changent en *i* bref l'e thématique long de la deuxième personne singulière de l'indicatif, sur laquelle ils sont construits : *ij' alè* ou *i vō, té vē, el vé, nós alò, vós ah, el von* ; imparfait, *ij' alée* ; passé, *ij' alé* ⁽¹⁾ ; futur, *i virà*.

Dena—donner (et son reduplicatif *rdéna*) : 1° prend les trois personnes caractéristiques de l'indicatif à la forme française et latine *donner, donare* ; 2° au futur et au conditionnel, prend encore facultativement cette forme ou bien une

(1). On peut dire aussi *i feu*, comme en français *je fus*.

autre similaire de la latine *dare* : *i denè, té dône, el dône, nós denò, vós deni, el dòn'te*; futur, *i dònerá* ou *dará*. *Rdèna*—résonner et reberbérer, ne fait que *rdònerá* au futur. — *Ai-bandena*—abandonner et *médèna* mal donner, se conjuguent régulièrement.

Dewé—devoir (et son reduplicatif *rdéwé*) : 1° perd toute la syllabe de l'infinitif aux trois personnes singulières de l'indicatif, de sorte que la première est identique aux deux autres; mais elle a une seconde forme prise régulièrement de *dewé*; enfin la troisième plurielle remplace le *w* consonne par la diphthongaison renversée (*ée*) de la voyelle thématique; 2° l'*e* thématique est intermittent quand il ne porte pas l'accent; 3° le passé défini ne suit plus l'imparfait; il est d'une forme analogue à celle de *pieure*—pouvoir, et *ieure*—vouloir à la même place; 4° il change son *e* thématique en *ou*, ou mieux, il supprime cet *e* et le remplace par *w* devenu voyelle pour former son futur et son conditionnel; 5° au subjonctif, outre la forme régulièrement basée sur l'infinitif, il en a conservé une autre qui se rapproche du passé défini; 6° le féminin du participe passé *du* a deux formes : *usse* en parlant d'une chose due comme dette pécuniaire, *ute* en parlant d'une chose déterminée conventionnellement ou opportune; en outre, il a un participe particulier pour exprimer l'idée d'avoir « été sur le point de... » : *i dè* ou *dewè, té dè, el dè, nós dewò, vós dewi, el dèete*; imparfait, *i dewée*; passé défini, *i deû*; futur, *i dourá*; subjonctif, *qu'i dewésse* ou *dèche*; participe passé, premier, *du, usse, ute*; deuxième, *deû*.

Färe—faire (ainsi que tous ses composés) 1° termine la troisième personne du pluriel de l'indicatif par *on* (ont), forme qui ne se reproduit, à la même place, que dans le verbe *ala*—aller, et les deux auxiliaires *awé* et *ête*; 2° il supprime sa voyelle thématique au futur et au conditionnel; 3° il a

deux formes facultatives au subjonctif, la première basée sur les flexions normales de tout l'indicatif, la deuxième similaire de la française : *qu'i faiyèsse*, ou *qu'i faisse*.

Ieure ou *vela*—vouloir, 1° a ainsi deux formes à l'infinitif; la seconde y est peu usitée, mais se reproduit à l'imparfait de l'indicatif et au subjonctif; 2° il a les trois personnes du singulier de l'indicatif identiques; la troisième du pluriel reproduit l'r de l'infinitif *ieure*; la première et la deuxième du pluriel sont prises dans *vela*; 3° l'imparfait suit *vela*, ainsi que le passé défini; mais celui-ci a une deuxième forme, et même une troisième, ces deux dernières similaires, qui se reproduisent au subjonctif; 4° le futur et le conditionnel se basent sur les formes secondaires du passé défini, mais en changeant encore le thème d'*eu* ou *ô* en *ou*; 5° le subjonctif a les trois formes analogues à celles du passé défini; 6° l'étrange participe passé *voukhu* trouve une forme similaire dans le vieux français *voulxit*—volut : *i ieu, té ieu, el ieu, nós velò, vós veli, el ieurte*; imparfait, *i velée*; passé défini, *i velé, ou veû ou vō*; pluriel, *nós veléte ou veûste ou vōste*; futur, *i vourâ*; subjonctif, *qu'i velésse, ou veûsse ou vōsse*; pluriel, *qué nós velinse, qué vós velinse, qu'el veléste ou veûste ou vōste* (ces deux dernières formes ont l'inconvénient d'être identiques à celles du passé défini); participe présent, *velan*; participe passé, *voukhu, ue*.

Kenókhe—connaître, a bien les trois personnes caractéristiques de l'indicatif formées régulièrement sur cet infinitif, avec l'e de la syllabe initiale intermittent; mais partout ailleurs, même au futur et au conditionnel (qui se forment sur la première personne de l'indicatif), à la seule exception du participe passé, l'e de *ke* se tient éveillé en è et condamne à un silence absolu la voyelle o du radical *nókh* : *i kèn'khè, té kenó, el kenó* (elle *kénó*), *el kenókhte* (elle *kénókhte*); impar-

fait, *i kèn'khé*; futur, *i kèn'khré*; subjonctif, *qu'i kèn'khéssé*; participe présent, *kèn'khan*; participe passé, *kenu, usse*;

Krakhe—croître, change l'*a* du radical en *é* et l'intercale entre *k* et *r* du groupe *kr* à toutes les flexions toniques survenues après le radical, et même facultativement aux personnes caractéristiques de l'indicatif, qui ont ainsi deux formes, dont l'une rend le verbe régulier dans toute son étendue moins l'infinitif : *i kérkhè, té cra ou kérkhe, el cra ou kérkhe, nós kérkhò, el krakhte ou kérkhte*; participe passé, *cru, usse ou ute*. Ainsi se conjuguent ses composés *dèkrakhe* et *rkrakhe*, et le verbe impersonnel *aikrakhe*—avoir mal (moral) au cœur.

Piéde—perdre, abandonne la diphthongaison du radical, et la change en *e* simple et intermittent, et puis par un effet d'attraction vocalique, la douce *d* ramène à la douce *b* la forte initiale *p*, partout où le thème n'est plus accentué ni long : *i bedè, té pié, nós bedò, el piède*; imparfait, *i bedén* (elle *bédi*); futur, *i bédra*; participes, *bedèn, bedu, ue*.

Penre—prendre, récupère l'*r* du groupe original *pren* à tous les temps de l'indicatif, au subjonctif et aux participes; mais aux flexions toniques venant après le radical, il intercale la voyelle thématique *e* entre *p* et *r* (*per*); aux autres, la voyelle thématique *en* devient *ò*; et pour le futur et le conditionnel, formés sur l'infinitif, elle devient *a* : *i perné, té prò, nós pernò, el pròn'te*; imparfait, *i pernée*; futur, *i parà*; participe passé, *pri, the*. Ses composés, au nombre de huit, le suivent sur tous les points sans dévier.

Pieure—pouvoir, ressemble beaucoup à *ieure*, mais non en tout; les trois personnes du singulier de l'indicatif sont identiques et formées régulièrement sur l'infinitif; et la troisième du pluriel les suit, mais en reprenant l'*r* de l'infinitif; leur diphthongaison par *i* se change en diphthongaison par *w* aux deux premières personnes du pluriel de l'indicatif, à

l'imparfait, à la première forme du subjonctif et au participe présent; mais elle disparaît totalement au passé défini, qui a deux formes, et aux deux dernières formes correspondantes du subjonctif; pour le futur, la diphthongaison disparaît également, et c'est le *w* (ou) de la seconde qui devient la voyelle du thème : *i pieu, té pieu, nós pwayò, el pieurte*; imparfait, *i pwayée*; passé défini, *i peù* ou *pō*; futur, *i pourd*; subjonctif, *qu'i pwayesse, ou peüsse ou pōsse*; participe, *peù*. Aux flexions où le thème fait *pwa*, on retombe dans une homophonie complète avec les correspondantes du verbe *pwayé*—payer.

Sawé—savoir, 1° perd toute sa syllabe finale *wé* aux trois premières personnes du singulier et à la troisième personne du pluriel de l'indicatif, à la deuxième forme du passé défini, au futur et conditionnel et au participe passé; 2° il change facultativement l'*a* thématique en *ai* aux mêmes personnes de l'indicatif, et rigoureusement au participe présent, ainsi qu'au futur et au conditionnel, qui sont formés sur l'indicatif; 3° le subjonctif a trois formes, dont la seconde correspond à la même du passé défini, et la troisième, au français *sache* : *i sa* ou *sai, té sa* ou *sai, nós sawò, el saete* ou *saiete*; imparfait, *i sawée*; passé, *i sawé* ou *seù*; futur, *i saird*; subjonctif, *qu'i sawesse* ou *seüsse* ou *saiche*; participe présent, *saiwan*; participe passé, *seù, eùte*.

Sena—sonner, diphthongue l'*e* thématique intermittent aux personnes caractéristiques de l'indicatif et aux modes qui les suivent, le futur et le conditionnel : *i senè, té siène, el sièn'te*; futur, *i siènerd*. Ainsi se conjugue son composé *reëna*.

Servi—servir, ainsi que ses composés : 1° retranche la dernière syllabe avec l'*r* qui la précède (*rui*), et diphthongue la voyelle thématique aux personnes caractéristiques de l'indicatif; 2° il a deux futurs et conditionnels facultatifs, l'un

formé sur l'infinitif et l'autre sur la deuxième personne singulière de l'indicatif : *i servè, té siè, nós servò, el siérte*; futur, *servrà* ou *siérà*; participe passé, *servi, ie*.

Teni—tenir, et *veni*—venir, ainsi que leurs nombreux composés, retranchent, comme les verbes à infinitif atone, la syllabe de l'infinitif et puis diphthonguent l'*e* thématique, devenu accentué, aux personnes caractéristiques de l'indicatif présent; et enfin changent l'*e* diphthongué en *a* pur pour former leur futur et conditionnel sur la deuxième personne du singulier de l'indicatif : *i tenè, té tiè, el tièn'te*; futur, *i tarà*; participe passé, *teni, ine*; *i venè, té viè*, et futur *i varà*, etc.

Vala—valoir, 1° retranche la syllabe finale tout entière, comme un verbe à infinitif atone, et 2° change l'*a* thématique en *au* aux trois personnes caractéristiques de l'indicatif; 3° la troisième personne du pluriel a deux formes facultatives, l'une semblable aux deuxième et troisième personnes du singulier avec l'addition d'une *r* au thème, l'autre, prise régulièrement de l'infinitif; 4° le futur et le conditionnel sont construits sur la deuxième personne du singulier de l'indicatif; 5° le participe passé change en *u* l'*a* de l'infinitif : *i valè, té vau, el vaurte* (1) ou *valte*; futur, *i vaurà*; participe passé, *valu, ue*.

Wada—garder, change l'*a* thématique en *au* aux personnes caractéristiques de l'indicatif seulement : *i wadè, té waude, el waude, el waudte*.

On voit que le nombre des verbes irréguliers n'est pas considérable. Eux aussi marchent souvent côte à côte avec leurs correspondants du français moderne, et presque toujours avec ceux du vieux français, tout en gardant l'indépendance de leurs mouvements; et néanmoins ces mouvements

(1) Dans la vallée de Rupt, on entend l'infinitif *vaur*.

ne sont pas tellement capricieux qu'ils ne se restreignent dans certaines limites assez étroites.

Ainsi toutes les irrégularités atteignent spécialement, et presque toujours d'une façon analogue, l'indicatif (moins les deux premières personnes du pluriel), le futur et le conditionnel; rarement le passé défini et le subjonctif, où elles consistent surtout dans une pluralité de formes facultatives qui se répètent de l'un à l'autre. Nulle part l'analogie et surtout l'euphonie ne perdent leurs droits.

VERBES DÉFECTIFS

Aitein'de—atteindre et blesser, n'a que cet infinitif et le participe passé, *aitè*, *èsse*.

Chau—chault, du verbe *chaloir*, importer, n'a que ce temps et cette troisième personne; il s'emploie rarement et plutôt encore avec négation qu'avec affirmation.

Khé (el)—il sied, n'a que ce temps et cette personne. Le participe présent de son composé *bièkhayan*, qui n'est non plus usité que là, a changé la voyelle thématique d'*e* en *a*. Voir le verbe *aikhatre*.

Mate—mettre, emprunte tous ses autres modes, moins le participe passé, *ma*, *asse*, au verbe de même signification *bóta*.

Vive—vivre, emprunte le reste, moins le participe passé, *vi*, *ie* (considéré adjectivement), à la forme *vequè* ou *viquè*.

Les verbes *aiwauddéna (s')*—s'apercevoir, *bérwi*—faire bouillir et cuire, *ecmè* ou *ecmi*—s'engourdir et prendre la chair de poule, *èfra*—pénétrer et se faire place, *khtérwa*—ramasser et annoncer, *redzi*—réduire par cuisson et évaporation, manquent tous uniformément des personnes ca-

ractéristiques de l'indicatif présent, et des modes qui y correspondent, le futur et le conditionnel. La raison en est l'exigence de l'euphonie, qui ne permettrait pas de construire logiquement ces personnes et ces modes, sans en altérer outre mesure les formes primitives et pour ainsi dire essentielles.

VERBES IMPERSONNELS

La plupart expriment des faits météorologiques : *geala*—geler, *grala*—grêler, *guérzillé*—grésiller, *hlédié*—faire des éclairs, *khivè*—faire le chasse-neige, *nagé*—neiger, *pieuve*—pleuvoir, *rósegné*—bruiner, *tièné*—tonner, *vòta*—venter.

Aikrakhe—faire peine au cœur, est tout à la fois impersonnel et pronominal, comme le latin *me tædere*. Il se conjugue sur *krakhe*—croître.

Besògné—être besoin (1), italien *bisognare*, est défectif en tant qu'impersonnel, et ne se dit qu'au futur : *el besògnéré*—il sera besoin (avec régime sans la préposition *de*), et au conditionnel : *el besògnereu*—il serait besoin, il faudrait.

On a vu aux verbes défectifs les deux impersonnels : *el chan*—il chault, et *el khé*—il sied, qui n'ont que cet indicatif présent.

VERBES PASSIFS, NEUTRES, PRONOMINAUX

Les verbes passifs se conjuguent avec le verbe *ête*—être, et le participe passé, comme en français, sauf la seule différence que si le participe prend le féminin avec un sujet féminin, il ne prend pas le pluriel (puisqu'il n'en a point) avec un sujet pluriel.

(1) Il est aussi actif, signifiant *besogner*, travailler. Les deux viennent sans doute du même radical, avec deux nuances de signification.

Les verbes neutres prennent l'auxiliaire *awé*—avoir, à tous les temps composés, avec le participe au neutre singulier, c'est-à-dire sans distinction du masculin et du féminin, du singulier et du pluriel. Il en est de même pour les verbes impersonnels.

Les verbes pronominaux se conjuguent également avec le verbe auxiliaire *awé* et le participe au neutre singulier, quels que soient le genre et le nombre du sujet. Aux deux premières personnes du pluriel, pour éviter la répétition désagréable du pronom : *nós nós*, *vós vós*, on substitue au second, qui est le régime, celui de la troisième personne *se* : *nós sé rwauro*—nous *se* reverrons ; *vós s'ò sevara*—vous *s'en* souviendrez.

VERBES CONJUGUÉS INTERROGATIVEMENT

Aux personnes caractéristiques (deuxième et troisième du singulier et troisième du pluriel) de l'indicatif ayant une flexion atone, les pronoms *te*—tu, *el*—il, ils, *elle*—elle, elles, ne se prononcent plus *té*, *él*, *èlle*, mais *tē* (= *teu*), *él* (= *é*), *èlle* (= *éle*), et l'*l* du pronom (singulier ou pluriel) *el* ne se fait plus entendre sur la voyelle initiale du mot suivant. Ainsi : *pøsse-tē*—penses-tu, et non *pøsse-té* ; *pøsse-t-él* (= *é*), et non *pøsse-t-èl* (= *è*) ; *pøsse-t-èlle* (= *éle*), et non *pøsse-t-èlle* ; *é-t-él* (= *é*) *ouyé*—a-t-il entendu, et non *é-t-el* (= *éle*) *ouyé* ; *é-t-èlle* (= *éle*) *ouyé*, et non *é-t-èlle* (= *éle*) *ouyé*.

La raison de ces modifications est la nécessité d'écarter les équivoques fâcheuses et inévitables qui résulteraient de la prononciation ordinaire. Si on prononçait *pøsse-t-él* (= *è*)—pense-t-il, on ferait entendre *pòste-ai*—pensent à ; mais dès qu'on prononce *él* (= *é*) à la troisième personne, on ne peut

plus dire *té*—tu à la deuxième, ce qui ferait une parfaite confusion; et on l'évite en prononçant *tē* : *pōsse-tē*—penses-tu. D'autre part, le masculin *el*-il étant devenu *él* (=é), entraîne le féminin à faire *éle*, et par suite, ne pourrait plus laisser son *l* intermittente sonner sur la voyelle initiale du mot suivant, sans se confondre avec ce féminin *éle*; en disant : *é-t-él* (=éle) *ouyé*, a-t-il entendu, on ferait entendre : *é-t-éle ouyé*—a-t-elle entendu. On ne saurait mieux raffiner et se débrouiller.

IMPARFAIT ET PLUS-QUE-PARFAIT RELATIFS ET PROCHAINS

Nous devons relever, pour finir cette étude, une particularité de syntaxe qui survient dans l'emploi de ces deux temps, lorsqu'on veut préciser que l'action s'est passée dans un moment qui a suivi de près une autre action sous-entendue ou déjà désignée; alors on leur adjoint comme particule *enclitique* l'adverbe de temps *ōre*—alors; exemple : *wa-ce qué te tée ōre dō qu'i t'ā heuché*—où est-ce que tu étais alors, quand je t'ai appelé? Le plus-que-parfait le requiert plus impérieusement que l'imparfait. *Ore* peut se relier par l'euphonique *z* aux deux premières personnes du singulier et du pluriel, mais non sans une certaine affectation d'emphase; la liaison par *t* est nécessaire avec la troisième personne du singulier, et à plus forte raison avec la troisième du pluriel qui la contient essentiellement dans sa finale *te* : *i tée ōre* ou *tée-z-ōre*, *té tée ōre* ou *tée-z-ōre*, *el ta-t-ōre*, *nós tin ōre* ou *tin-z-ōre*, *vós tin ōre* ou *tin-ž-ōre* ⁽¹⁾, *el tête ōre*. Au plus-que-parfait, l'adverbe se place naturellement après l'auxiliaire et avant le participe : *i je awée ōre tu*—j'avais alors été. Quand la phrase est négative, la particule de négation peut

(1) L'n de *tin*, à ces deux personnes, reste nasale.

s'intercaler entre le verbe et l'adverbe, mais seulement à la troisième personne tant du singulier que du pluriel : *el ne vélî mi-t-ôre*—il ne voulait alors pas; *el ne vélête mi-t-ôre*—ils ne voulaient pas alors.

(Dans une grande partie de la Lorraine, *ôre* s'écrase en *ô*, *zô*, *â*, *zâ*, etc., et sous cette altération certains amateurs n'ont plus su l'analyser, ni le reconnaître. Le rédacteur des *Patois lorrains* y a vu, lui (p. 115) une seconde forme d'imparfait et de plus-que-parfait, une seconde espèce de flexion verbale; tandis qu'en réalité c'est tout simplement la survéance accidentelle d'une particule extrinsèque en guise d'encyclitique, et qui ne touche en rien à la conjugaison proprement dite; un fait, non pas de flexion, mais de pure syntaxe. Il range aussi La Bresse parmi les localités où cette façon de parler n'est pas en usage (p. 116); ce qui ne l'empêche pas d'en donner un peu plus loin (p. 170) un spécimen pour le verbe *chanta*, mais écrit de manière à présenter, rien que sur les six personnes d'un seul temps, trois forts barbarismes !)

PRÉPOSITIONS

Le *bressau* n'a pas toutes les prépositions du français. Il manque en particulier des adjectifs et participes employés prépositivement, comme *attendu*, *supposé*, *durant*, etc. Mais il en a d'autres qui ne sont plus dans le français moderne, telles que *fieu*—dehors, *êwau*—à la hauteur de, *paraimou* (par amour) *que* (avec un verbe), *paraimou de* (avec un substantif)—à cause que, à cause de. Cette dernière lui est commune, comme les deux autres, avec la plupart des dialectes populaires romans.

Aiwô—avec, sans *de*, ne se dit que de la compagnie; et on

dit *aivó de*, *daivó de*, et *aitó de*, *daitó de* (v. fr. à tout) quand il s'agit d'un instrument, d'un moyen : *té varê aivó mi*—tu viendras avec moi ; *aifwakhe-lē aitó d'ène há*—attache-le avec une hart. Quand il s'agit du mode d'action, on sous-entend *aivó*, *aitó*, et on ne conserve que *de* : *saché d'ène fwōkhe*—tirer (par saccade) d'une force.

Da et *èda*—dès, peut se mettre avec un adjectif aussi bien qu'avec un substantif : *da tó petira*—dès tout petit, dès le plus bas âge.

ADVERBES

Les adverbes de lieu sont d'une abondance remarquable : *ailloûre*—ailleurs ; *ailentoûre*—à l'entour ; *autó* ou *dautó*—autour ; *dédô*—dedans ; *défeu* ou *dédfeu*—dehors ; *dekhu*—dessus ; *desó*—dessous ; *tó-ci*—ici ; *tó-la*—là ; *bai-tó-ci*—ici en bas ; *bai-tó-la*—là en bas ; *hau-tó-ci*—ici en haut ; *hau-tó-la*—là-haut ; *oute-tó-ci*—ici outre ; *oute-tó-la*—là outre ; *aimon*—(en) amont ; *aimon-tó-ci*—ici en amont ; *aimon-tó-la*—là en amont ; *aivau* ou *daivau*—(en) aval ; *aivau-tó-ci*—ici en aval ; *aivau-tó-la*—là en aval ; *bai-z-aimon*—en bas (et) en amont ; *hau-l-aimon* ou *hau-r-aimon*—en haut en amont ; *bai-z-aivau*—en bas en aval ; *hau-l-aivau* ou *hau-r-aivau*—en haut en aval ; *aivan*—avant ; *dévan*—devant ; *dèyé*—derrière ; *aiyé*—arrière ; *aivan* ou *dévan-tó-ci*—ici en avant ; *aivan* ou *dévan-tó-la*—là en avant ; *dèyé-tó-ci*—ici derrière ; *dèyé-tó-la*—là derrière ; *bai-z-è-n-aiyé*—en bas et en arrière, en reculant et en descendant ; *dra-bai*—droit en descendant, en descendant simplement ; *dra-hau*—droit en montant, en montant simplement ; *dra-t-aivan*—droit en avant ; *dra dèyé*—droit en arrière ; *dra-t-aimon*—droit en amont ; *dra-t-aivau*—droit en aval ; *dra-t-oute*—droit outre, en avant ; *tó-pwató*—

partout; *prē*—près; *lon*—loin; *dé traivié*—de travers; *dé takhe*—de côté; *i—y*; *vou*—où ⁽¹⁾; *essône*—ensemble. La plupart de ces adverbes fonctionnent aussi comme prépositions.

L'idiome n'est guère moins riche en adverbes d'affirmation et de négation. Affirmation directe : *ó*, v. fr. *oc*; *áe*, v. fr. *oil* ⁽²⁾ : *ouée*—oui; *iō* (à voix ordinaire)—oui; *ió* (en criant)—oui; *si* (par contradiction)—si; *si-a*, v. fr. *si est*, ainsi est. Affirmation moins directe : *insi* ou *dinsi*—ainsi; *tó-dinsi*—tout ainsi, qui exprime souvent une restriction; *khurmó*—assurément; *dé khûre*—de sûr; *dí khûre*—du sûr; *dé tó khûre*—de tout sûr; *dí tó khûre*—du tout sûr; *tó dí khûre*—tout (à fait) du sûr; *pou le khûre*—pour le sûr; *d'aikheurance*—d'assurance; *ciète*—certes; *tó-de-même*—tout de même; *warmó*—vraiment,

Négation : *nian*—néant, est la négation fondamentale; *nón-a*, v. fr. *non est*, n'est pas, suppose une interrogation, ou exprime la contradiction, et fait la contre-partie directe de *si-a*; *nenni*—non, peu usité; *ne, né*—ni; *né pwò*—non point; *né mi*, v. fr. *ne mie*; *né ca*—ni encore, ni non plus; *náe*, v. fr. *naie*, a un caractère familier d'ironie, de même que *nixe*, pris à l'allemand *nicht*. Peut-être que *náe* doit aussi au *nein* allemand d'être pris en mauvaise part. *Aucunemó*—aucunement; *nulmó*—nullement.

Adverbes de doute : *setō*—peut-être; *setō bié qu'ó*—peut-être que oui; *setō bié que non*—peut-être que non; *setō bié*—peut-être bien; *baubie*—cela m'étonne, faut-il le croire; *sai-je*—sais-je; *combié*—combien; *pouqué*—pourquoi; *kémó*—

(1) Dans la locution : où est-ce que, le *vou* se fond comme diphthonguante avec *a*—est, *wa-ce-qué*.

(2) On voit combien la séparation des dialectes français en *langue d'oc* et en *langue d'oïl* est fautive ou dérisoire.

comment (avec interrogation, et exclamation, et en sens absolu).

Adverbes de temps : *ainé*—aujourd'hui, v. fr. *a nuit*, lat. *a nocte*; *ërmain*—hier; *dan-t-ërmain*—avant-hier; *de-main*—demain; *aiprê demain*; *akha*—hier au soir; *dan-t-akha*—avant-hier au soir; *ërmain-dewa-le-main*—hier matin (mot à mot hier devers le matin); *démaiti*—demain matin (m. à m. de matin); *démain-dewa-le-main*—demain (vers le matin); *demain-lo-sa*—demain (le soir); *cwóran* ou *è cwóran*—bientôt (m. à m. en courant); *dégran*—de suite (m. à m. debout, *de grand*, ital. *in due piedi*); *di tò passa*—autrefois, du temps passé; *tócwé* et *tójó*—toujours; *hmd* ou *jémd* (suivant l'euphonie)—jamais; *tóhmd*—jamais, à tout jamais; *sewó*—souvent; *tō*—tôt; *tá*—tard; *é dèrè*—en dernier, tard.

Nous ne voulons pas relever tous les adverbes de quantité, de comparaison et autres encore; nous signalerons seulement l'adverbe de mode *mò*—comme, comment, qui veut toujours être suivi de *qué*—que, et souvent avec le verbe *est-ce* qui se réduit à *mò-ce*, par fusion de *a*—est dans *mò*; *mò qué te ieu* ou *mò-ce qué te ieu*—comment *que* tu veux; et un autre qui, soit pour le temps, soit pour le lieu, soit pour le mode, exprime le vague et l'incertitude; *mèchauwarou*—ne me chault (vers) où; *mèchauquan*—ne me chault quand; *mèchaukmò*—ne me chault comment. La particule négative *ne* s'est fondue dans le pronom *me* par sa proximité et sa ressemblance avec lui, et a disparu. On a formé sur la même locution un adjectif et un substantif correspondants : *mèchauquē*—ne me chault quel; *mèchauqué*—ne me chault quoi, n'importe quoi.

CONJONCTIONS

La conjonction ordinaire est *et*, qui se prononce *è* en toute position, en toute circonstance.

Et se remplace souvent par *èca*—encore, qui n'est peut-être qu'une réunion de *et* et de *ca*, puisque *encore* se réduit ordinairement à *ca*.

Ca—encore, se joint souvent à la négative *né*—ni; *i virê-te?*—y iras-tu? *Nian!*—non! *Né ca mi*—ni encore moi.

On supprime *ai*—à, dans la locution conjonctive française : à moins que; on dit seulement *mwòque*.

Di mwò—du moins, *biè di mwò*—bien du moins, signifie : bien fait, bien mérité, le moins qu'il fallait.

INTERJECTIONS

Les langages populaires multiplient les interjections, qui sont une explosion naturelle du sentiment. Celui de La Bresse en a plusieurs avec lesquelles il a su fabriquer des verbes très expressifs. Ainsi, de *chafe*, qui rend interjectivement le bruit fait par la chute d'un objet solide dans un liquide, il a tiré *chafela*—barboter dans l'eau, ou agiter l'eau avec bruit, ainsi que le substantif *chafelaige*, et les adjectifs *chafelé* (féminin *chafèle*), *chafelâre*. De *khou*! qui rend la sensation vive du froid, il a fait *khoukhela*—témoigner par paroles et par gestes que l'on a froid; le substantif *khoukhelaige*, etc. A l'inverse, beaucoup de verbes fournissent des interjections semblables; ainsi *chóqua*—faire une brûlure : *chóque! piquè*—piquer : *pique!* De même tous les verbes qui expriment des sensations vives et subites, et des surprises.

SYNTAXE

La syntaxe du *bressau* est la même en général que celle de tous les autres patois, lesquels ont conservé beaucoup de tournures en honneur dans le vieux français, et rejetées comme fautes grossières du français moderne. La plupart de ces différences ont déjà été signalées dans chacune des parties du discours où elle se rencontrent; il nous reste peu de choses à y ajouter.

ARTICLE

Avec les noms partitifs précédés d'adjectifs, l'article *das*—des, ne fait jamais place à la préposition *de* : *el é das bale rôbe*—il a des beaux habits, absolument comme dans cette autre phrase : *el é das rôbe dé velu*—il a des habits de velours.

ADJECTIF

Quand il est déterminatif, il se place avant le substantif : *di bian pain*—du pain blanc; *dé lai fraide auve*—de l'eau froide. Quand il n'est au fond qu'un participe passé, il se place après le substantif : *in naïvê choûhé*—un navet poreux; *di pain boukha*—du pain boursoufflé (dont la croûte supérieure se détache de la mie).

PRONOM

L'emploi du pronom *que* est beaucoup plus libre et plus varié qu'en français; il peut se faire à tous les mêmes cas et dans tous les mêmes sens qu'en espagnol.

Le pronom *ce* devant le verbe être veut toujours celui-ci au

singulier, que le substantif ou pronom suivant soit au singulier ou au pluriel : *Ça lós que n'on le pée*—c'est eux qui en ont le pire ; *Ça las vaiche di märe*—c'est les vaches du maire. De même dans les phrases interrogatives : *a-ce las Bressau ou las Cwònehè qué sron mäte ?*—est-ce les gens de La Bresse ou les gens de Cornimont qui seront les maîtres, qui l'emporteront ?

L'in et l'auté—l'un et l'autre, et *pud'in*—plus d'un, c'est-à-dire plusieurs, prennent indifféremment le verbe au singulier et au pluriel.

VERBES

Lorsque plusieurs verbes ayant le même sujet se suivent et s'unissent par la conjonction *et*, on met *se* devant chacun des derniers ; c'est une règle d'élégance aux deux premières personnes, soit du singulier, soit du pluriel ; c'est une règle de rigueur aux troisièmes personnes, pour éviter la rencontre de *el* (= è) avec *et* (= è) : *i me couché et se m'édreumè et se faiyé in bwò som*—je me couchai et se m'endormis et se fis un bon sommeil ; *cwókhe-tè et se demoure tranquile*—tais-toi et se reste tranquille ; *nós chantéte et sé hwaudéte di gran de lai neú* ; nous chantâmes et se criâmes *ioù ioùhihi du long de la nuit* ; *khcoùti biè et se táchi de compenre*—écoutez bien et se tâchez de comprendre ; *el i brêtié et se i mwérié tan qu'el ó juyé*—il y mit tant d'insistance et se y persévéra tant qu'il en vint à bout ; *el khtion bai lai hékhe et se lai dèkhkeukhon*—ils abattirent le hêtre et se l'ébranchèrent. Aux deux premières personnes, il serait permis de voir dans *se* un simple adverbe d'affirmation et d'insistance ; à la troisième, il nous paraît être plus probablement le pronom *se* substitué à *el*. Le même phénomène est très fréquent dans

le vieux français, et nous doutons que les linguistes parviennent à déterminer avec certitude le sens précis de *ce*, *se*, *si*, qui joue le même rôle que notre *se* dans les mêmes circonstances.

Le verbe s'accorde avec son sujet *que*—qui en nombre, mais non en personne; celle-ci ne peut jamais être que la troisième : *ç'a mi*, *ç'a ti que wadré aineû*—c'est moi, c'est toi qui gardera aujourd'hui; *ç'a nós qu'aihoncheron lai fwé-ci*—c'est nous qui commenceront la fois-ci.

Le verbe servant de régime au verbe *fâre*—faire, prend toujours la préposition *ai*—à : *i vō me fâre ai fâre ène pâre dè sadkeû*—je vais me faire à faire une paire de souliers de cuir; *fâ-lōs ai hōta*—fais les à cesser ⁽¹⁾.

Le verbe servant de régime à *se bōta*—se mettre, prend, non plus la préposition *ai*, mais l'article datif *i*—au : *el se bōté i rœimpōta*—il se mit au soupirer et gémir; *bōti-vōs i cwōre*—mettez-vous au courir.

Le participe présent *an* est invariable au féminin, comme les adjectifs de même consonnance.

Dans les verbes passifs, le participe passé prend le genre du sujet : *el a khara*—il est égaré; *elle a kharauē*—elle est égarée. Dans les temps composés des verbes pronominaux, le participe reste au neutre : *el s'é khara*—il s'est égaré; *elle s'é khara*—elle s'est égaré; *elle s'on khara*—elles se sont (s'ont) égaré. De cette sorte, la fameuse règle du participe passé, qui est le pont aux ânes du français et le chef-d'œuvre des grammairiens, n'embrouille pas le patois, que le simple instinct a beaucoup mieux guidé : *las cwōnatlle qu'ij' à khama*—les corneilles que j'ai levé. Ainsi donc le participe ne

(1) Le français *accroire* ne s'emploie qu'avec le verbe *faire* : faire accroire. Les linguistes ne manquent pas d'y voir le latin *accrédere*; nous pensons humblement que c'est *croire* avec la préposition *à* : faire à croire.

s'accorde avec le sujet qu'après le verbe être, et quand il peut être considéré comme un adjectif.

PRÉPOSITIONS ET ADVERBES

Tout ce que nous avons ici à en dire, c'est que ces espèces de mots n'ont pas toujours leur régime au même cas et ne se prennent pas toujours dans le même sens que dans le français. L'indication de ces légères différences vient mieux à sa place dans le vocabulaire.

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

SAINT-DIÉ

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE L. HUMBERT.

